textuel essentiellement, et il faut espérer que l'édition annoncée aux Belles Lettres comblera des lacunes qui laissent ici le lecteur quelque peu sur sa faim.

Vincent ZARINI.

Rosa Maria D'ANGELO, *Carmen de figuris vel schematibus. Introduzione, testo critico e commento* : Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 2001, 178 pages.

L'édition du texte est sans traduction. Un commentaire et des notes linéaires en explicitent le contenu. Une introduction fournie explique l'histoire du texte et de sa tradition manuscrite, expose les caractères généraux du *carmen*, la tradition littéraire et les innovations, en établit la chronologie et réfléchit sur l'auteur. Enfin le chapitre IV insiste sur une exégèse moderne qui se situe entre la philologie et l'histoire. Au terme de l'ouvrage on trouve une bibliographe détaillée, un index analytique ainsi que deux *indices* des auteurs modernes et des lieux cités. Dans la tradition des *Artes*, ce *carmen* expose en hexamètres regroupés par trois des *schemata dianoeas et lexeos* limités à des figures de discours. Alors que le texte s'ouvre sur la notion de *in lexi schemata* et se poursuit avec trois 'tercets' consacrés aux subdivisions canoniques d'une phrase oratoire modèle (*comma*, *colon*, *periodos*), suivent des définitions de faits figurés — sorte de lemmes illustrés par une citation. Sont ainsi définies les figures suivantes, précédées d'un titre grec : anaclase, antimétabole, *differitas* (= αλλοίωσις), antithèse, *redditio* (= αἰτιολογία), épanaphore, épiphore, *communio* (= κοινότης), anadiplose, brachylogie, diaphore, polysyndète, asyndète, διερ'ριμμένον, percussio (= ἐπιτροχασμός), épiplokè, épanalepse, épanorthose, épitrope, *intersertio* (= ἐπιφωνούμενον), *exclamatio* (= ἐμπεκφρώνησις), isocolon, μερισμός, métabase, métaphrase, *declinatio* (ἔκκλισις), *definitio* (= ὁρισμός), homéotéleute, homéoptote, polyptote, paronomase, *subnexio* (= προσαπόδοσις), *subdistinctio* (= παραδιαστολὴ), parenthèse, *suffessio* (= παρομολογία), prolepse, παρόμοιον, *inreticentia* (= παρρησία), protase, πάντα πρὸς πάντα, *coniunctio* (= συναθροισμός), *conciliatio* (= συνοικείωσις), tricolon, *correctio* (= ἐπιτίμησις), (= προϋπάντησις), anastrophe, hyperbate, *exaduersio* (= ἀντεναντίωσις), zeugme, métabole, hypallage, ellipse, pléonasme, périphrase, προσδιασάφησις. L'énumération hétéroclite des termes, pour certains non classiques, voire difficilement traduisibles, laisse apercevoir une théorisation marginale, voire tardive, que le commentaire met bien en évidence.

J. DANGEL.

Histoire littéraire.

Jürgen Paul SCHWINDT, *Prolegomena zu einer « Phänomenologie » der römischen Literaturgeschichtsschreibung — Von den Anfängen bis Quintilian* (= *Hypomnemata* CXXX) : Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2000, 249 pages.

Parmi les travaux sur la critique littéraire romaine, la monographie de Jürgen Paul SCHWINDT occupera — en dépit du pédantisme pseudo-philosophique de son titre — une place de choix.

Précédé par une substantielle introduction doxographique qui recense les opinions des savants antiques et modernes sur cet art ainsi que par une étude très fine de ses sources grecques, l'ouvrage ressortit fondamentalement à une exigence d'exhaustivité — tant il est vrai qu'il embrasse une longue période qui va des origines à Quintilien.

L'enquête proprement dite s'ouvre par l'analyse de deux écrits grammaticaux d'Accius associant des vers à la prose et qui concernent l'histoire des débuts de la littérature théâtrale latine (cf. chapitre II : « Die Anfänge : Literaturgeschichtsschreibung in Versen »). De fait, aussi bien les *Didascalica* (= *Leçons*) que les *Pragmatica* (= *Réalités*) traitent de la naissance du théâtre à Rome — étudiée selon des optiques complémentaires, respectivement théorique et pratique. Du reste, dès l'Antiquité, on a rendu hommage aux spéculations du poète philologue en matière de critique littéraire. Varron révèle ainsi dans le *De comoediis Plautinis* que Lucius Accius s'était intéressé aux questions plautiniennes et, en particulier, à l'établissement du corpus des pièces de Plaute sur la base de critères stylistiques. À cet égard, on regrettera que J. P. SCHWINDT ait semblé méconnaître les passages des *Didascalica* (cf. frg. 15 et 17 de l'édition Jacqueline DANGEL, par ailleurs ignorée de l'auteur et absente de sa bibliographie) qui évoquent plus spécialement le problème des comédies appartenant en propre à Plaute.

Mais c'est avec un élève d'Accius, Varron, que l'histoire littéraire accède véritablement chez les Romains au rang de science des textes, comme l'a montré de manière convaincante Jürgen Paul SCHWINDT (cf. chapitre III : « Literarhistorie und Literaturwissenschaft : M. Terentius Varro »). Dans le droit fil de son maître, le Réatin avait en effet abordé les problèmes posés par l'œuvre de Plaute. D'où cinq livres de *Quaestiones Plautinae* et un traité (distinct) sur les comédies de Plaute — vraisemblablement des recherches afférentes à l'authenticité de telle ou telle pièce du corpus plautinien — mais aussi des études, plus vastes, sur les origines du genre dramatique (*De scaenicis originibus*), sur les personnages de théâtre (*De personis*) — à moins qu'il ne s'agisse de leurs masques —, sur la satire (*De compositione saturarum*), enfin sur l'art de la poésie (*De poematis*, peut-être sur les règles de la forme poétique elle-même) et sur ceux qui la pratiquent (*De poetis*).

Si Varron passe pour le créateur de l'histoire des genres littéraires à Rome et de ses méthodes, Cicéron en revanche apparaît — notamment concernant l'histoire de la rhétorique latine — comme celui qui a conduit cette discipline à un degré d'élaboration esthétique inégalé (cf. chapitre IV : « Der Literarhistoriker als Dramaturg : Ciceros *Brutus* »). C'est ainsi que dans le *Brutus* — où il s'attache à déterminer les grandes étapes du développement de l'art oratoire depuis ses plus lointaines origines saisissables jusqu'à l'époque contemporaine — l'Arpinate, avec un sens aigu de la mise en scène, inscrit sa réflexion sur les choses de l'éloquence dans le décor exquis et raffiné d'un « dialogue de villa » entre lui-même et deux amis, Atticus et Brutus.

Pourtant l'apport proprement novateur de l'ouvrage de M. SCHWINDT réside dans la réhabilitation de Cornélius Népos comme historien de la littérature (cf. chapitre V : « Cornelius Nepos als Literaturhistoriker »). Car dans son *De uiris illustribus* l'érudit latin avait retracé les vies non seulement des hommes de pouvoir, mais encore celles des hommes de savoir (aussi bien grecs que romains) : orateurs, poètes, philosophes, grammairiens et historiens. D'ailleurs un livre entier — dont il subsiste deux chapitres consacrés aux biographies de Caton et d'Atticus — traitait *De Latinis historicis*. Cornélius Népos y reconnaît que les historiens latins sont loin d'égaler ceux de la Grèce, que le genre historique est

resté — depuis la mort de Cicéron — « absolument informe et à peine ébauché », à la différence du genre oratoire et de la philosophie, que l'Arpinate a façonnés grâce à la perfection de son style (cf. frg. 3 éd. Anne-Marie GUILLEMIN).

Autre marque d'originalité du travail de J. P. SCHWINDT : l'élargissement du concept d'histoire littéraire à celui d'histoire culturelle d'après le témoignage quasi inédit de Velléius Paterculus (cf. chapitre VI). Car l'historien latin — soucieux de nier l'idée d'une décadence de l'*Urbs* qui affecterait même les talents littéraires, artistiques et philosophiques — considère, dans un long excursus du livre I de son *Historia Romana*, que la Rome de Tibère n'a pas démérité par rapport à celle de l'époque d'Accius, de Térence ou encore d'Afranius.

Quant au chapitre VII sur les goûts littéraires de Quintilien, il se révèle plus classique et plus attendu. On sait en effet que tout le début du livre X de l'*Institution oratoire* consiste en une revue des grands auteurs grecs et latins — caractérisés chacun par une formule, voire par un seul mot — et qui tient lieu de programme de lecture pour l'apprenti orateur.

Le dernier chapitre apparaît comme un essai de mise en perspective de l'histoire littéraire à Rome exposant toutes les dimensions du sujet, présentant méthodiquement son arrière-plan, son contexte — en particulier la querelle des anciens et des modernes à laquelle se trouvèrent confrontés les écrivains latins d'Horace à Tacite.

En définitive cette histoire de l'histoire littéraire romaine se recommande au lecteur non seulement par la minutie du *Bericht*, de l'« état des lieux » qu'y propose l'auteur, mais aussi par l'acuité de ses jugements personnels. À la fois synthèse élégante et thèse innovante, le livre de M. SCHWINDT ne manquera pas de connaître un succès mérité.

Yves LEHMANN.

Claudia SCHINDLER, *Untersuchungen zu den Gleichnissen im römischen Lehrgedicht : Lucrez, Vergil, Manilius* (Hypomnemata 129) : Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2000, 315 pages.

Cette étude sur les comparaisons dans la poésie didactique latine est une entreprise originale, car les comparaisons sont en général considérées comme un procédé relevant surtout de la poésie épique. L'auteur a limité son corpus au *De rerum natura* de Lucrèce, aux *Géorgiques* de Virgile et aux *Astronomica* de Manilius : cela parce que, écrit-elle, ces œuvres sont les témoins les plus importants de ce genre littéraire, qu'elles sont complètes et qu'elles sont représentatives par leurs sujets (doctrine atomiste épicurienne, agriculture et astronomie-astrologie) de la pluralité thématique de la poésie didactique romaine.

C. SCHINDLER s'attache d'abord à la question de la définition de la comparaison. Elle considère la terminologie antique (εἰκών, παραβολή, ὁμοίωσις, *comparatio*, *collatio*, *similitudo*, etc...) et examine les opinions des principaux théoriciens de l'Antiquité : Aristote, l'auteur de la *Rhétorique à Hérennius*, Quintilien ; puis elle parcourt les définitions des modernes et établit ses critères pour le choix de la matière prise en compte.

Un chapitre est consacré à la poésie didactique grecque : Hésiode, Empédocle, Aratos, Nicandre, et aboutit à la conclusion que cette poésie, très influencée par le modèle homérique, adapte cependant les comparaisons de façon diverse selon le

sujet traité et présente déjà les directions dans lesquelles s'engageront les auteurs latins traitant des thèmes correspondants.

C. SCHINDLER examine ensuite l'œuvre de Lucrèce et constate que, si cet écrivain conserve des réminiscences de la tradition épique, il tire cependant la majorité de ses motifs de comparaisons de la prose philosophique et scientifique.

L'examen des *Géorgiques* montre au contraire que l'influence de la poésie épique y est beaucoup plus importante. Des comparaisons de cette œuvre de Virgile sont directement influencées par Homère ou par Apollonios. Lucrèce est également un modèle, mais les emprunts concernent en général seulement des mots, des tournures ou des particularités de langue.

Manilius, quant à lui, apparaît comme prenant pour ses comparaisons des motifs non seulement de la poésie épique, mais encore de la prose philosophique et comme étant clairement influencé par Lucrèce, parfois par-dessus Virgile. Pourtant, les occurrences, du fait qu'elles ne sont pas utilisées avec une valeur argumentative, ont globalement une allure épique.

L'auteur reprend ces points et l'ensemble de son analyse dans une conclusion nourrie. Elle évoque notamment la question de la fonction des comparaisons dans la littérature didactique de Rome : cette fonction paraît être explicative et argumentative chez Lucrèce, alors qu'elle paraît être principalement descriptive dans les *Géorgiques* et dans les *Astronomica*.

L'ouvrage se termine par un utile *index locorum*, mais ne comporte pas d'autre *index*.

G. FREYBURGER.

Jean BOUQUET, *Le songe dans l'épopée latine d'Ennius à Claudien* (collection Latomus, 260) : Bruxelles, Latomus, 2001, 204 pages.

Auteur d'articles sur le songe chez Lucrèce et chez les Élégiaques latins, Jean BOUQUET étend ici son investigation aux poètes épiques. Cette synthèse présente et explique l'ensemble des textes relatifs à ce thème sur un large corpus qui va d'Ennius à Claudien en passant par l'*Énéide*, les *Métamorphoses* d'Ovide (dont l'appartenance au genre épique est considérée comme un fait acquis, ce qui mériterait peut-être une discussion), la *Pharsale* et les épopées flaviennes. Dans l'introduction, l'auteur part des antécédents homériques pour envisager ensuite les réflexions théoriques sur le rêve chez les Anciens, et en tirer les principes taxinomiques qui vont structurer en partie la suite de l'ouvrage. J. BOUQUET dégage ainsi trois types de rêve : le songe externe, faisant intervenir un dieu ou une divinité (de type homérique), le songe allégorique, à valeur prémonitoire (fréquent dans la tragédie), et le songe « réaliste », c'est-à-dire d'origine purement psychologique et traduisant les aspirations profondes du dormeur. Cette division ternaire fournit un principe de classification commode, mais d'une valeur toute relative, comme le reconnaît J. BOUQUET (p. 182), dans la mesure où certains songes peuvent recouper deux catégories à la fois, et où la distinction est parfois difficile à opérer. Quoi qu'il en soit, la démarche suivie dans cet ouvrage privilégie une progression chronologique, auteur par auteur, et une problématique littéraire : le rapport des poètes à leurs modèles et leur part respective d'originalité. C'est à l'intérieur de chaque chapitre que l'auteur reprend la tripartition précitée. On peut dès lors se demander si une étude couvrant à la fois un thème si général et un corpus aussi vaste n'aurait pas gagné à comporter à la fois une partie diachronique dégageant une évolu-

tion générale dans le traitement du *topos*, et une partie synchronique examinant de façon méthodique les principes de fonctionnement de ce type de scènes. Il ressort bien en tout cas de la conclusion une évolution du genre épique que ce thème particulier permet de saisir : alors que l'*Énéide*, qui a pour principe directeur l'idée d'une mission providentielle et d'un *Fatum* transcendant, fait un grand usage des songes externes d'origine divine, cette tendance s'affaiblit chez les successeurs de Virgile, où le songe tend à devenir redondant du point de vue de la causalité dramatique ; si Silius Italicus s'obstine néanmoins à maintenir une prédominance des songes externes par fidélité à Virgile, mais avec moins de pertinence, la double tendance allégorique et psychologique s'affirme de plus en plus chez les autres épiques flaviens (et notamment chez Stace, où l'importance du songe réaliste et du songe allégorique va de pair avec l'influence de la tragédie).

Cette étude est complétée par un double index (*nominum* et *locorum*) et une bibliographie, qui se veut sans doute sélective, mais que l'on aurait tout de même aimée plus étoffée. Cet ouvrage n'a nullement la prétention de constituer une synthèse exhaustive et définitive sur la question, mais se présente comme une série de commentaires littéraires qui pourra servir de point de départ à d'autres études plus approfondies.

François RIPOLL.

Niklas HOLZBERG, *Die römische Liebeselegie. Eine Einführung* : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgeselleschaft, 2001, X-158 pages.

En rééditant son ouvrage de 1990, N. HOLZBERG souhaite proposer une « méthode d'interprétation de la poésie élégiaque » (p. IX). Le premier chapitre étudie le genre littéraire de l'élégie érotique romaine (p. 1-30), dont il donne une brève définition (p. 1), avant d'en voir les conditions d'apparition littéraires (précurseurs, dates, thèmes principaux, « Gegenwelt ») et les conditions d'apparition sociales (biographie des poètes, leurs rapports — bons, selon N. HOLZBERG — avec Auguste). Chaque chapitre s'intéresse ensuite à l'œuvre d'un poète : Gallus (p. 31-35) ; Properce (p. 36-75) ; le *Corpus Tibullianum* (p. 76-109) ; Ovide (p. 110-140). Tous se terminent par une série de références bibliographiques, dont les ouvrages sont repris dans la bibliographie finale, récente et essentiellement anglo-saxonne. Le livre est complété par un bref index *nominum et rerum*.

Il fourmille d'idées et d'analyses intéressantes. Le chapitre sur Gallus fait le point sur les motifs élégiaques de la dixième *Eglogue* de Virgile et l'authenticité du papyrus de Qasr Ibrîm ; celui sur Properce analyse successivement les quatre livres de l'Ombrien (élégie après élégie), en s'intéressant essentiellement à leur construction (parfois malaisée à cerner, vu les difficultés que l'on éprouve pour définir les limites précises des différents poèmes), et en soulignant la particularité du premier et du dernier, ainsi que l'itinéraire sentimental, mais surtout poétique de Properce (ainsi, par exemple, en III, 21, l'évocation du voyage à Athènes exprime l'intention du poète, « en tant qu'élégiaque [d'avoir] un recours plus systématique à la littérature grecque », p. 65). Le chapitre sur le *corpus Tibullianum* s'intéresse d'abord aux deux livres de Tibulle, qui forment « un diptyque très composé » (p. 76), en évoquant les aspirations bucoliques de Tibulle, mais aussi l'humour de ses pièces (II, 6 en particulier, p. 98) ; le livre 3 (« pseudo-Tibulle ») est étudié de près aussi, et donne lieu à un développement original. N. HOLZBERG le date « d'un temps où l'élégie érotique romaine est déjà morte » (p. 102), celui des

Flaviens, et l'attribue à un seul auteur, anonyme, qui utilise sciemment toutes les caractéristiques de l'élégie, et construit son recueil en écho des livres 1 et 2 de Tibulle (les parallèles qu'il trace entre les pièces sont convaincants, ainsi — peut-être — que les rapprochements Lygdamus = λύγδινος = *Albius* Tibullus et Cerinthus = κέρας = Cornutus, p. 104 et 106); le livre 3 serait donc l'œuvre d'un auteur invitant ses lecteurs lettrés à une sorte de jeu de piste intertextuel : l'hypothèse est en tout cas intéressante. Le dernier chapitre s'intéresse à Ovide (*Amours* seulement), qui se présente dès l'abord comme un *poeta* plus que comme un *amator*; moins encore que celle des autres élégiaques, son œuvre n'est « autobiographique » mais, p. 111, N. HOLZBERG va plus loin dans la mise en doute de la sincérité et ne juge pas sérieuse même l'épigramme liminaire, au contraire par exemple de J.-P. NÉRAUDAU, dans sa récente édition des *Amours* dans la collection « Classiques en Poche »; le cheminement poétique d'Ovide est étudié, par un jeu d'échos intertextuels, jusqu'à l'adieu à l'élégie.

D'un format réduit, quoique bon nombre d'élégies soient étudiées précisément, l'ouvrage est une introduction passionnante à la poésie élégiaque (même si on ne partage pas entièrement toutes les vues de l'auteur), dont on ne peut que recommander la lecture.

Sylvie LAIGNEAU.

Alfredo M. MORELLI, *L'epigramma latino prima di Catullo*: Cassino, Ed. dell'Università degli Studi di Cassino, 2000, 399 pages.

Ce livre est conçu comme une histoire des actes fondateurs de l'épigramme qui, malgré une origine non littéraire aurait évolué progressivement vers une écriture moins encore auctoriale que générique. Alfredo M. MORELLI s'emploie ainsi à démontrer que cette évolution résulte du croisement de deux facteurs dont l'interférence conjointe conduit à la constitution d'un genre poétique. Le premier, de nature italique, est la condition nécessaire à toute bonne réception d'un fait: à Rome a existé une épigramme latine, qui, avant d'être littéraire, a été un mode d'expression aristocratique et un support de promotion sociale, avec ses modèles de présentation graphique. L'auteur insiste à ce sujet sur un contenu en parfaite conformité avec les objectifs idéologiques et culturels des élites au pouvoir, si bien que les modalités expressives sont d'abord celles du *carmen* officiel des grandes valeurs civiques, en particulier des *laudationes funebres* et, d'une manière plus générale, des épitaphes funéraires. Sur ce substrat proprement romain, se sont greffées, à la naissance de la littérature romaine, les influences obligées du monde gréco-hellénistique dont elle hérite. Selon les principes bien connus d'une *contaminatio* et d'une *aemulatio* avec le monde et la pensée grecs, et plus encore, hellénistiques s'opèrent des greffes multiples, dont les effets ne vont cesser de modifier le terreau initial et que favorisent les profonds changements sociologiques et politiques de l'histoire en cours. Aussi est-ce avec les *Néoteroi* et, très précisément, avec Catulle, lui-même point d'aboutissement notamment d'un Lutatius Catulus et plus près de lui encore, d'un Lévius, que le genre littéraire se trouve constitué. Cette diachronie d'un genre et des idées conduit ainsi l'auteur à doubler sa réflexion stylistique et esthétique d'une histoire socio-politique de l'époque des fondations jusqu'à celle de Sylla et de César. La réflexion qui est organisée en quatre chapitres en donne la mesure par les titres mêmes de chacun d'eux. Le chapitre I est consacré aux épitaphes du Tombeau des Scipions. L'auteur pour étayer ses analyses recourt à différentes disciplines, capables d'apporter des réponses

scientifiques : problèmes de datation et d'épigraphie (avec les mises au point de F. COARELLI), difficultés linguistiques, stylistique des formulaires officiels et de la *laudatio funebris*, style et stylèmes, différences d'écriture et de visée entre la *laudatio* et les *elogia*, invention de *topoi*, rencontres thématiques et expressives avec les grands genres littéraires de l'épopée des *exempla* et de la tragédie, — influence ennienne autant que leçons de la parodie caricaturale du genre avec Plaute —, métrique. On trouvera ainsi des études consacrées au saturnien et à l'apparition du distique élégiaque dans l'épitaphe de Scipio Hispanus, de caractère plus personnel. Avec les épitaphes auctoriales des poètes, Ennius, Naevius, Pacuvius notamment, l'auteur amorce de nouvelles orientations, consécutives à l'intrusion de motifs hellénistiques légués aux poètes et contribuant à une écriture picturale, prémisses de l'*ut pictura poesis* d'un Horace. Il n'est pas jusqu'à la différence établie entre la *laudatio* de finalité masculine et la *nenia* de visée féminine qui ne contribue à la réélaboration de l'éloge aristocratique. L'auteur montre par ailleurs une évolution des épitaphes vers une dramatisation avec des thèmes comme ceux de la *mors immatura*, la prise en compte de l'individu non seulement aristocratique, mais servile, si bien que se développent le lamento, la consolation, voire la polémique. Le chapitre II qui est ainsi consacré plus précisément à la nature sociale des épigrammes républicaines, s'emploie toutefois à dégager un style rhétorique et une manière graphique communs à l'*elogium* aristocratique et au *carmen* élitiste ou plus populaire. Les chapitres III et IV procèdent respectivement à l'historique de l'épigramme littéraire de l'époque des Gracques et de Sylla, puis de Sylla et de César. Ces deux derniers chapitres sont une mise à jour plus bibliographique que conceptuelle du livre de J. GRANAROLO, *D'Ennius à Catulle*, Paris, 1971, où l'essentiel des questions traitées (genres, auteurs, stylistique, métrique, notamment) est résumé plus encore que renouvelé. On notera à ce sujet que la *Quellenforschung* relative aux influences moins encore gréco-hellénistiques qu'alexandrines de l'épigramme a été considérablement réduite dans ce livre. Aussi peut-on regretter que l'ouvrage de P. LAURENS, *L'abeille dans l'ambre. Célébration de l'épigramme*, Paris, 1989, tienne une place plus que réduite dans le raisonnement, voire fasse l'objet d'une polémique essentiellement négative. On s'étonnera conjointement de trouver, dans un ouvrage qui tend à fonder la reconnaissance générique sur les types métriques, des allusions bibliographiques très succinctes à C. QUESTA, J. SOUBIRAN relégués dans des notes furtives, voire de l'absence de H. DREXLER, de F. CUPAIUOLO (notamment de sa récente bibliographie de métrique latine), et, pour le distique élégiaque, de M. PLATNAUER et de J. LUQUE MORENO. En conclusion, ce livre qui se veut diachronique, thématique, générique et métrico-stylistique a le mérite de développer des idées simples et de présenter un état bibliographique italien plus encore que moderne de la question, même si la bibliographie n'existe pas comme telle, mais sous la forme d'un index des noms propres.

J. DANGEL.

Sabine LUCIANI, *L'éclair immobile dans la plaine, philosophie et poétique du temps chez Lucrèce* (« Bibliothèque d'études classiques », n° 21) : Louvain, Peeters, 2000, 343 pages.

La question du temps constitue assurément une clé du *De rerum natura* bien négligée par la critique. Le premier mérite de l'ouvrage de Sabine LUCIANI est donc de combler une lacune regrettable des études lucrétiennes.

L'importance de la thématique du temps dans le poème de Lucrèce est attestée par la richesse et la fréquence du lexique temporel, qu'analyse le premier chapitre de l'ouvrage. Termes généraux (*tempus*, *aeuum*, *aetas*, etc.), vocabulaire des divisions chronologiques, du temps naturel , des âges de la vie, du changement et de la permanence, de la mémoire, font ainsi l'objet de relevés d'occurrences précis permettant de distinguer les champs d'investigation. Apparaissent ainsi une problématique propre au temps naturel, une autre propre au temps humain, les deux se recoupant dans la question du temps historique.

En bonne systématique épicurienne, tout part du concept physique du temps. Mais disposons-nous d'un tel concept ? Le deuxième chapitre fait surgir, à ce point de vue, un double embarras. Le premier est hérité de la doctrine d'Épicure elle-même : si le temps intervient comme paramètre dans la théorie physique (comment s'en passer pour concevoir, par exemple, le mouvement atomique et sa vitesse, ou les cycles de naissance et de mort des composés ?), celle-ci lui dénie cependant tout statut « objectif » propre. Le temps, selon Épicure, n'est qu'un corrélat de l'expérience qui ne s'appréhende qu'indirectement, à travers la permanence ou au contraire la variation des propriétés des choses perçues. Il ne peut comme tel faire l'objet d'aucune prénotion ni d'aucune définition. Le second embarras vient du texte de Lucrèce, très discret sur cette approche épicurienne du temps, en particulier dans le court passage de I, 459-82. À bien y regarder cependant, ce texte sous-entend une notion du temps compatible avec celle qui est mobilisée dans les démonstrations physiques. Force est de constater toutefois que les deux premiers chants n'offrent aucune élucidation du rapport entre la dimension subjective du temps et le devenir universel qui affecte les êtres naturels.

Le troisième chapitre de l'ouvrage se propose, à travers une étude de l'anthropologie du chant V, de ressaisir un temps historique à l'intersection du devenir de la nature et du temps vécu des hommes. La temporalité historique participe évidemment du devenir général du monde, qui conduit toute chose de sa naissance à sa destruction par croissance puis décroissance, de l'ordre au désordre. Mais l'histoire est en même temps le lieu d'une autocréation de l'humanité comme espèce civilisée à travers l'invention du langage, l'élaboration des différents stades de l'organisation sociale, les découvertes techniques etc. L'auteur propose en conséquence de conjuguer les deux figures du cycle et de la droite, pour aboutir au modèle complexe de la spirale, seul susceptible de rendre compte de la temporalité historique. Deux problèmes surgissent alors, qui font verser l'analyse du côté de l'éthique. Celui de la valeur du progrès, marquée d'ambiguïté, toute avancée matérielle comportant selon Lucrèce une contrepartie éthique négative (nouvelles causes de conflit, sophistication des moyens de destruction, exaspération des vains désirs par le luxe, etc.). Celui de la liberté humaine créatrice, postulée par l'invention et le progrès, mais ambivalente dans ses effets.

Le chapitre quatre tire les conséquences du mouvement des analyses précédentes en reposant la question du temps sur le terrain éthique : quel type de temps postule l'idée épicurienne de la sagesse à laquelle se réfère Lucrèce ? Une approche négative montre qu'en rejetant les passions induites par les désirs vains, les épicuriens entendent dissiper une série d'illusions touchant la représentation d'un temps infini à la fois frustrant et menaçant, signant l'incapacité à jouir au présent d'un plaisir pur. Positivement, toutefois, une divergence s'esquisse entre Lucrèce et son maître Épicure. Alors que ce dernier insiste sur l'importance de la mémoire, qui permet de tenir présent le souvenir des plaisirs passés, dans la conquête de l'ataraxie, le poète romain semble se détourner de cette voie et privilé-

gier le plaisir spéculatif procuré par la science : la paix de l'âme se gagne alors par la contemplation sereine de l'infini cosmique.

Montrer comment cette définition d'un lieu fixe dans une nature vouée au mouvement mobilise de surcroît les ressources du langage poétique constitue l'objet du cinquième chapitre. Par divers procédés, dont l'amplification poétique de la *mors immortalis*, Lucrèce mène son lecteur vers la contemplation d'une éternité qui n'est pas suspension du temps mais transmutation de son cours infini en un équilibre stable, celui du « passage » éternel. C'est cette alchimie du miel poétique qui assure la conjonction cohérente du projet éthique et du projet esthétique du *De rerum natura*.

Ce parcours, qui mène de la physique à l'éthique, puis à la poétique, est convaincant. On pourra toutefois regretter l'insuffisante élucidation de certains problèmes philosophiques importants. On lit par exemple p. 71 que le temps est à la fois pour Lucrèce circonstance favorable à la naissance des choses et durée infinie. Il faudrait préciser que la durée infinie de la nature, c'est-à-dire des mouvements atomiques dans le vide (*aeternus motus*, II, 1055), n'est pas moins essentielle à la naissance de quoi que ce soit. *Infinita aetas, per omne aeuom* ne réfèrent pas à une éternité au sens propre, mais à une infinie succession d'événements, les chocs atomiques. Cette thèse de l'infinité du temps naturel permet aux épicuriens de répliquer à l'objection finaliste et providentialiste (un monde viable ne saurait être le fruit du hasard) que dans l'infini du temps, toutes les combinaisons possibles ont pu avoir lieu, et ont effectivement eu lieu. En ce sens, le hasard ne saurait être dit « cause du temps » (p. 83).

Un autre problème dont l'enjeu méritait d'être mieux mesuré est celui du rapport du mouvement et du repos, à l'articulation cette fois de la physique et de l'éthique. Il est clair que l'ontologie épicurienne du mouvement conduit à faire du repos une apparence dépendant des conditions de la perception (II, 308-32). Si la physique fonde l'éthique, comment cette dernière peut-elle lier le bonheur à la stabilité d'un plaisir pur catastématique ? L'auteur ne reconstruit pas les médiations nécessaires à la compréhension de ce paradoxe. Peut-on admettre, comme elle l'affirme p. 300, que « *lex temporis* et *foedera naturae* consacrent le règne nécessaire du mouvement, de sorte que le repos est la seule véritable liberté » ? Une telle liberté, d'allure trop contemporaine, semble peu compatible avec celle de la *uoluntas* lucrétienne, que le *clinamen* affranchit certes des *foedera fati*, mais qui ne nous permet jamais d'aller que « là où nous conduit notre plaisir » (II, 251-60).

Ces quelques réserves ne sauraient mettre en cause l'intérêt d'un ouvrage original et maîtrisé, dans lequel l'amateur de Lucrèce puisera à la fois instruction et plaisir.

Alain GIGANDET.

Nadia VIDALE, *Affermare negando. Gli argomenti ipotetici con conseguente falso nel De rerum natura* : Bologna, Pàtron Editore, 2000, 148 pages.

Cet ouvrage, qui est le fruit d'un travail mené dans le cadre d'un doctorat de recherches, a valu à Nadia VIDALE le prix « Giuseppe Cevolani » en 1998. L'auteur y étudie la mise en œuvre d'un procédé argumentatif fréquent dans le *De rerum natura*, à savoir le raisonnement hypothétique à conséquence fausse. Ce type d'ar-

gumentation indirecte, qui suppose un lien nécessaire entre la fausseté d'une hypothèse et la fausseté de ses conséquences, consiste à confirmer la validité d'une hypothèse par infirmation de l'hypothèse contradictoire. Il s'agit avant tout de montrer que les conséquences de cette dernière sont contraires à l'évidence.

Après avoir souligné la présence de ce procédé dans la *Lettre à Hérodote*, N. VIDALE indique, d'une part, qu'il est conforme à la notion épicurienne d'inférence et, d'autre part, que son caractère paradoxal lui confère une grande efficacité didactique et mnémonique. L'auteur note ensuite que ce raisonnement apparaît surtout dans les deux premiers livres du *De rerum natura* et met à juste titre ce phénomène en relation avec la composition de l'œuvre. La portée de l'argument se limite en effet à des domaines tels que la physique, où il est possible d'évaluer le vrai et le faux en termes d'incompatibilité absolue. L'auteur étudie également les variations formelles et structurelles de l'argument avant d'en proposer une typologie fort claire. Seront considérés comme faux trois types d'assertions : 1. Celles qui comportent une conséquence qui est contraire à l'expérience ; 2. Celles qui comportent une conséquence incompatible avec des événements réels dont elle démentirait l'existence ; 3. Celles dont découle une conséquence ridicule.

Après cette synthèse très éclairante qui fait office d'introduction, la partie la plus développée consiste en une étude successive des occurrences de l'argument par l'absurde au sein des différents livres. Celle-ci est relayée en fin de volume par une annexe fort utile (p. 111-139), qui présente les textes de référence en signalant au moyen de caractères différents les étapes de la démonstration. L'aspect essentiellement descriptif de la recension est toutefois dommageable, d'autant que la conclusion générale (p. 108-109) propose des orientations qui auraient permis de dynamiser l'analyse. De même, certaines remarques reléguées en note auraient pu contribuer à élargir les perspectives, si elles avaient été intégrées au développement (cf. notes 6, 38, 39, 41, 117). Cette étude linéaire a cependant le mérite de s'attacher aux applications concrètes de l'argument et de mettre en évidence son fonctionnement. Elle donne également lieu à d'intéressantes mises au point sur l'interprétation du texte. N. VIDALE démontre ainsi, en analysant un développement portant sur l'indivisibilité des atomes (I, 551-564), que la formule *a certo tempore* (v. 554) ne signifie pas « depuis une certaine époque », ni « dans un délai fixé », mais « à partir d'un moment déterminé » : si les corps étaient sujets à une partition infinie, à partir d'un moment déterminé marquant le début de la formation d'un nouvel être, les parties constituantes seraient infiniment petites, puisqu'elles résulteraient d'un processus de division opérant depuis un temps infini. Or, pour reconstruire un nouvel être à partir d'éléments minuscules, une durée égale à celle déjà parcourue ne serait même pas suffisante, car les choses se détruisent plus vite qu'elles ne se refont. C'est pourquoi la reconstruction ne pourrait s'opérer dans un *finitum tempus*, échappant totalement à notre expérience (p. 48-51).

N. VIDALE offre donc dans cet ouvrage une précieuse contribution d'ordre à la fois logique et stylistique aux études lucrétiennes. L'analyse des cas singuliers permet en effet de montrer comment les contraintes logiques liées à la répétition d'une même structure ont conduit Lucrèce à rechercher la *uariatio* pour enrichir son argumentation et prouver qu'il est possible d'atteindre la certitude au moyen du raisonnement.

Sabine LUCIANI.

Clotilde CRACA, *Le possibilità della poesia. Lucrezio e la Madre frigia in* De rerum natura *II, 598-660* (Collection « Scrinia », 15) : Bari, Edipuglia, 2000, 181 pages.

Auteur d'un essai intitulé *Da Epicuro a Lucrezio. Il maestro e il poeta nei proemi del* De rerum natura (Amsterdam, 1989), Clotilde CRACA se limite dans le présent ouvrage à l'étude très précise d'un passage du *De rerum natura* (II, 598-660). Dans ces vers qui font suite à un exposé technique sur la nature et la place de la terre dans l'univers, Lucrèce décrit le cortège de la divinité orientale Cybèle, dont le culte fut introduit à Rome en 204 sous la forme d'une pierre noire. Clotilde CRACA se propose de montrer que cet *excursus* sur la *Magna Mater*, loin de trahir un défaut de composition, trouve sa pleine justification dans le projet ambitieux du poète : grâce à l'évocation raffinée de cette procession à la fois étrange et fascinante, Lucrèce illustre par l'exemple la théorie du miel poétique, exposée à deux reprises dans le poème (I, 936 sqq. et IV, 11 sqq.).

Avant d'aborder l'analyse du passage, C. CRACA fait une utile mise au point sur le statut du mythe au sein de la tradition épicurienne et rappelle notamment que la position de Lucrèce est moins dogmatique que celle d'Epicure. S'inspirant d'Empédocle et de Parménide, qui ont utilisé la forme poétique pour diffuser leurs théories philosophiques et ont réfléchi sur la possibilité d'utiliser les modèles mythiques, Lucrèce s'approprie le caractère fascinant et effrayant de la *religio* pour le mettre au service de la philosophie (p. 14). Le commentaire s'attache ensuite à éclairer les parties successives du texte au moyen de rapprochements avec les auteurs contemporains de Lucrèce et leurs sources grecques. Cette constante mise en perspective permet incontestablement de souligner les enjeux poétiques du texte : le mythe de Cybèle offre à Lucrèce l'occasion de se mesurer à d'illustres prédécesseurs et de faire la preuve qu'il peut associer la rigueur de l'enseignement philosophique à l'élégance d'un style recherché. C. CRACA montre également que l'évocation effrayante des Galles permet au poète d'introduire une réflexion sur le mode d'expression du sacré et sur sa fonction de régulation sociale. Mais, sur ce point, l'interprétation proposée est contestable. Il est en effet difficile d'admettre que, comme le pense l'auteur, Lucrèce veuille réserver la vraie piété au sage épicurien et abandonner la foule ignorante aux terreurs de la religion, qui permet de maintenir l'ordre dans la cité. Comment dès lors interpréter le sacrifice d'Iphigénie évoqué au chant I (v. 80-100) ? L'intention est au contraire ouvertement critique et Lucrèce cherche à réfuter la conception traditionnelle de la piété, en montrant qu'elle est fondée sur la terreur. Est également discutable l'interprétation des adjectifs *muta* et *tacita* (v. 625), qui selon C. CRACA, font référence à la communication silencieuse entre les hommes et les dieux, et surtout, au secret des mystères. Le mutisme de la déesse ne doit-il pas tout d'abord être mis en relation avec la théologie épicurienne, qui nie toute intervention des dieux dans les affaires humaines (cf. v. 648) ? L'auteur, s'efforçant à juste titre de mettre l'exégèse lucrétienne en relation avec son contexte historique, social, artistique et philosophique, néglige, à notre avis, sa dimension subversive et polémique, pourtant mise en évidence par A. GIGANDET, dans l'ouvrage qu'il a consacré au statut du mythe chez Lucrèce (Fama deum, *Lucrèce et les raisons du mythe*, Paris, 1998).

Ces quelques réserves ne remettent nullement en cause l'intérêt et la qualité de cet ouvrage. La pluralité des interprétations suscitées par les vers de Lucrèce ne fait que témoigner de leur richesse et de leur complexité. C'est pourquoi il faut rendre justice à la précision, à la finesse et à l'érudition de ce commentaire sti-

mulant, dans lequel C. CRACA a su mettre en valeur le caractère éclectique de l'inspiration lucrétienne.

Sabine LUCIANI.

J. LEONHARDT, *Ciceros Kritik der Philosophenschulen* (Zetemata 103) : München, C. H. Beck, 1999, 229 pages.

Le livre de J. LEONHARDT reprend, avec modifications, le texte d'une thèse d'habilitation soutenue à Munich en 1993/94. L'auteur y étudie la présentation critique par Cicéron des doctrines hellénistiques, principalement dans les œuvres philosophiques de la dernière période; les traités antérieurs (*De republica*, *De legibus*) sont à l'occasion évoqués, mais ne font pas l'objet d'un traitement aussi systématique que les *Académiques* ou le *De finibus*. Le travail de J. LEONHARDT participe d'abord d'une démarche illustrée, notamment, par W. GÖRLER en Allemagne et C. LÉVY en France, et qui commence également à s'observer dans les pays anglo-saxons (par exemple *Cicero the Philosopher*, J. G. F. POWELL éd., Oxford, Clarendon Press, 1995 et les actes du 7e *Symposium Hellenisticum* : *Assent and argument. Studies in Cicero's Academic books*, B. INWOOD et J. MANSFELD éd., Leiden/New York/Köln, Brill, 1997) : il s'agit de reconnaître à Cicéron la légitimité d'une pensée philosophique intelligente digne d'être étudiée pour elle-même, à la lumière des développements récents dans le domaine de la philosophie hellénistique. L'innovation majeure de J. LEONHARDT est de chercher la cohérence de la pensée cicéronienne dans ce qui pourrait paraître, sinon en invalider, du moins en parasiter le principe, à savoir la mise en forme littéraire et plus précisément rhétorique de la pensée philosophique. De fait, le dépassement de l'antinomie platonicienne entre philosophie et rhétorique est au cœur de l'effort cicéronien, avide de réconcilier vérité et persuasion selon une idéologie qui prend forme dès les traités de rhétorique et s'exprime dans les préfaces des ouvrages de philosophie. En ce sens le travail de J. LEONHARDT est à rapprocher de l'étude de B. INWOOD, *Rhetorica disputatio : The strategy of* de Finibus *II*, in *The poetics of therapy. Hellenistic Ethics in its rhetorical and literary context*, *Apeiron* 23, n° 4, 1990, p. 143-164.

Pour J. LEONHARDT, le traitement cicéronien de la doxographie relève ainsi d'abord d'une démarche (philosophique) d'inspiration académicienne sceptique ménageant une gradation de probabilité qui justifie un jugement différencié sur les doctrines; mais l'instrument de cette différenciation est la mise en forme rhétorique de la pensée, principalement sous la forme littéraire que Cicéron donne à la *disputatio in utramque partem* : les discours antithétiques exposant successivement une thèse et sa critique se laissent ainsi analyser comme les éléments d'une sorte de procès philosophique, où jouent, *mutatis mutandis*, les ressources de la rhétorique du prétoire. J. LEONHARDT propose ainsi dans la première partie de son travail (p. 13-88) d'intéressants développements sur la signification de la longueur relative des discours et les modes d'introduction et de conclusion, ainsi que sur les ruses employées par les interlocuteurs des dialogues pour conforter la thèse défendue et invalider ou anticiper la critique : ces « marquages » formalisent rhétoriquement ce qui fait l'enjeu philosophique, à savoir la probabilité plus ou moins grande qu'il convient de reconnaître à telle ou telle thèse. Avec J. MANSFELD (compte-rendu dans *Mnemosyne* 54, fasc. 2, avril 2001, p. 240-244) on hésitera toutefois à suivre l'auteur dans son affirmation que cette mise en forme rhétorique de la philosophie soit une pure innovation cicéronienne, en raison de la prégnance

de la *disputatio* dans les traditions d'écoles (y compris chez Chrysippe, d'après Plutarque, *Stoic. rep.* 1036 A et D-E = SVF II, 127 et 270) ainsi que de la préexistence du modèle littéraire du dialogue philosophique.

La suite de l'ouvrage prolonge l'étude avec comme centre d'intérêt premier la critique de l'épicurisme dans le *De finibus*. Deux orientations complémentaires ordonnent la réflexion. Selon la première (p. 89-133), J. LEONHARDT systématise la lecture rhétorique du texte philosophique conçu comme *disputatio* dans la confrontation des livres I et II. Une comparaison détaillée de la structure des deux discours (assortie même de considérations stylistiques, p. 118-126) montre comment Cicéron construit son rapport critique à l'épicurisme selon une antinomie téléologique de la vertu et du plaisir (*certatio uirtutis et uoluptatis*, cf. *Fin.* II, 44) à laquelle se subordonne celle de l'altruisme et de l'égoïsme dans le domaine de la morale pratique, ces deux antinomies illustrant une antinomie fondamentale de l'âme (ou de la raison) et du corps. La seconde orientation (p. 135-212) complète la première : J. LEONHARDT veut montrer que Cicéron utilise aux mêmes fins le matériel doxographique hérité de la tradition académico-péripatéticienne, en particulier sous la forme des *diuisiones*, schémas à la fois pédagogiques et polémiques qui classaient les écoles selon les formules définissant le bien souverain. Pour l'auteur il s'agit de reproduire l'alternative stricte que l'étude rhétorique mettait en lumière, cette fois dans l'ordre de l'histoire de la pensée et de la structure des débats entre écoles. J. LEONHARDT assortit son analyse d'une étude historique des *diuisiones* dont les conclusions se rapprochent de celles de K. A. ALGRA (*Chrysippus, Carneades, Cicero...*, in *Assent and argument*, *op. cit.*, p. 107-139) dont la méthode s'inspire de celle appliquée à la physique par J. MANSFELD (*Doxography and dialectic. The* Sitz im Leben *of the* Placita, *A.N.R.W.* II, 36, 4, Berlin/New York, p. 3056-3229) : cette analyse pose l'hypothèse d'une *diairesis* antérieure à Chrysippe qui aurait servi de base à l'élaboration des *diuisiones* de Chrysippe d'abord et de Carnéade ensuite. Une telle hypothèse est contestable, et n'est pas partagée par C. LÉVY, pour qui Chrysippe demeure le père de la doxographie (*Cicero Academicus. Recherches sur les* Académiques *et sur la philosophie cicéronienne*, Rome, 1992, p. 337-376 ; *Doxographie et philosophie chez Cicéron*, in *Le concept de nature à Rome. La physique*, C. Lévy éd., Paris, 1996, p. 109-123 [contre la thèse de MANSFELD] ; et *Permanence et mutations d'un projet aristotélicien : la doxographie morale d'Aristote à Varron*, *Méthexis* 12, 1999, p. 35-51 [répondant à Algra]). Cette partie du travail de J. LEONHARDT aurait pu être abrégée pour mettre davantage en lumière d'intéressantes considérations sur la manière dont Cicéron donne de la pensée épicurienne une image orientée selon ses propres objectifs polémiques : l'auteur souligne en particulier le caractère central que prend chez Cicéron (à la différence des textes sources) le retrait épicurien de la vie publique, afin d'enfermer Épicure dans la posture du philosophe de l'égoïsme hostile à l'esprit de dévouement et de sacrifice ; de même pour des rapprochements suggestifs (p. 197-199) avec la correspondance ou le *Pro Sestio* en ce qui concerne le comportement des Épicuriens romains, rapprochements qui permettent de replacer dans le cadre plus large de la réflexion cicéronienne ce qui apparaît dans le *De finibus* (en ce sens, voir *Cicéron et Philodème. La polémique en philosophie*, C. AUVRAY-ASSAYAS et D. DELATTRE éd., Paris, P.E.N.S., 2001). Les dernières pages de l'ouvrage sont d'un grand intérêt. J. LEONHARDT y replace l'antinomie cicéronienne de l'altruisme et de l'égoïsme appliquée à l'épicurisme dans le courant de pensée platonicien, depuis la lecture hellénistique des textes fondateurs (surtout *Philèbe* et *Lois*) jusqu'au néo-platonisme, concluant à un déplacement d'intérêt qui

fait que l'épicurisme soit perçu surtout comme une pensée de l'égoïsme plutôt que comme un hédonisme (p. 204). L'auteur conclut sur Cicéron lecteur d'Épicure dans l'esprit platonicien : une continuité de réflexion apparaît, du *De Republica* III au *De finibus* II, et cette continuité prend sa source dans la *République* et le *Gorgias* : Cicéron a placé Épicure — c'est-à-dire *son* Épicure, celui que façonne sa rhétorique philosophique — dans la position dialectique qu'occupent, chez Platon, les adversaires (sophistes ou apparentés) de la philosophie incarnée par Socrate ; avatar d'Adimante et Glaucon, il devient le penseur du corps et du plaisir à tout prix, celui de l'*utilitas* entendue comme égoïsme radical, enfin l'ennemi de la philosophie et de la dialectique.

Il aurait été souhaitable que soient poussées plus avant les réflexions finales sur le rapport de Cicéron à l'épicurisme romain contemporain. L'analyse concluant (p. 207) que, pour Cicéron, « l'épicurisme » devient une sorte de terme générique qualifiant la pensée de l'intérêt propre et du refus de l'engagement, et soulignant d'autre part (sur la foi de *Att.* 10, 8, 6) que César incarne pour Cicéron le tyran selon la *République* de Platon, ne saurait suffire à éliminer la présence obsédante pour Cicéron d'une pensée perçue comme fondamentalement hostile au *mos maiorum* et à l'esprit républicain, l'un et l'autre incarnant la suprématie de l'*honestum*. En *Fin.* II, 51-59, Cicéron veut montrer que la pensée du plaisir qui réduit la conscience morale à la seule crainte du châtiment ouvre la voie à une anti-sagesse autorisant tous les crimes, pourvu qu'on se prémunisse d'une telle crainte (notamment par les ressources épicuriennes), ou même qu'on s'en moque : c'est la figure menaçante, en *Fin.* II, XVIII, 57, du méchant homme *callidus et praepotens*, indifférent à toute répression ou sûr de sa domination ; Cicéron évoque alors Pompée et Crassus — en modèles, *a contrario*, de justes qui n'ont pas abusé de leur pouvoir ; mais la cible de l'argument *e silentio* est à l'évidence le troisième homme, le César du triumvirat qui allait donner consistance non seulement au tyran platonicien, mais également (et d'abord) au monstre épicurien dépourvu de cette conscience morale factice à quoi se réduit la crainte de celui qui n'assume pas son crime : le fantôme de *Fin.* II, 57 rend patente la faille qui se devine dans la *Sentence Vaticane* 6 où Épicure ne paraît pas avoir envisagé que le mal puisse se commettre au grand jour en toute sérénité ; c'est déjà, en un sens, le César de Lucain revendiquant sa propre responsabilité dans le désastre de la guerre civile. À ce stade, l'adhésion réelle ou non de César à l'épicurisme (cf. p. 197, n. 641) importe peu. Ce qui compte, du point de vue cicéronien, c'est la possibilité de convertir la pensée épicurienne en un système pervers où la téléologie, la thérapeutique et l'hygiène épicuriennes sont mises au service de la recherche du plaisir et de l'intérêt par la voie de la violence — en strict parallèle à la poursuite de l'*honestum* illustrée par les héros nationaux (cf. *Fin.* II, 56). Cette possibilité ne se dissout pas ou pas entièrement dans la confusion d'une pensée générique de l'intérêt égoïste : elle est pour Cicéron présente en germe dans la pensée du maître, et l'histoire romaine, après de pâles ébauches comme la dégénérescence d'un Pison, lui a donné un visage accompli. La réflexion historique du *De officiis* est déjà présente, mais en termes théoriques, en *De finibus* II.

Quoi qu'il en soit, le livre de J. LEONHARDT s'impose comme un ouvrage de qualité qui contribue heureusement au développement des études cicéroniennes. On espère que l'auteur prolongera sa réflexion dans de nouvelles publications, peut-être plus concises et accessibles à un plus large public.

François PROST.

Paolo MAZZOCCHINI, *Forme e significati della narrazione bellica nell'epos virgiliano, I cataloghi degli uccisi e le morti minori dell'Eneide* : Fasano di Brindisi, Schena editore, 2000, 437 pages.

Cet ouvrage se présente comme un essai de synthèse des diverses scènes de guerre et d'aristies qui constituent le fond principal de l'*Énéide* « iliadique ». Ces récits dispersés qui s'étendent sur les quatre derniers livres, offrent à première vue un panorama assez peu varié de combats de masse ou d'exploits individuels dans lesquels il est aisé de reconnaître une imitation fidèle des modèles homériques. À vrai dire c'est la partie la moins originale du poème virgilien, sans doute aussi la moins lue tant en raison de la monotonie du rythme et des schémas narratifs qui se répètent d'une scène à l'autre, que du réalisme rebutant dans la description des blessures et des mises à mort. L'auteur commence par distinguer plusieurs types de combats qui vont constituer l'armature de son plan et donne une très large place (quasi exclusive) au type homérique de l'*aristeia* où s'illustre un héros dominant : pour ce faire, il suivra méthodiquement le fil de l'action au lieu de rechercher une disposition thématique fondée sur des critères de forme et de présentation : d'abord Turnus à l'assaut du camp troyen au livre IX, puis Énée au cours du livre X une fois de retour au Latium avec ses alliés Étrusques ; Camille (après Mézence) et les ultimes combats de Turnus au livre XII avant son duel décisif avec Énée. Une seconde partie est consacrée aux massacres collectifs en forme de catalogue (les morts sont cités simplement avec parfois une notice complémentaire) comme dans les affrontements qui font suite en XII à la rupture du traité : pour finir on nous montre des catalogues « atypiques » comme celui des morts dans l'*Iliupersis* et des latins massacrés au cours de la malheureuse équipée de Nisus et d'Euryale.

La qualité majeure de ce travail tient à son extrême précision, surtout dans l'analyse stylistique, grammaticale et métrique des textes étudiés. L'auteur les parcourt à la loupe pour nous montrer quel soin Virgile apportait à cette réécriture de l'*Iliade*, ce que fut en réalité sa méthode de travail au niveau de l'énoncé (structures chiasmiques, encadrements, coupes et enjambements expressifs, etc...) ou du formulaire homérique (invocations, interpellations, ironie et cruauté des propos). Vient ensuite l'interprétation c'est-à-dire l'approche des rapports, en fonction notamment du développement de telle ou telle scène ou, au contraire, de sa réduction aux dimensions d'un simple catalogue, entre l'expression poétique et la présentation éthique ou psychologique du (ou des) héros en action. Les résultats auxquels parvient l'auteur sont assurément riches d'informations et de détails qui nous permettent de nuancer certains jugements ou de mieux intégrer les aristies dans les destins individuels, tragiques au plus haut degré, des personnages en scène (à l'exception d'Énée) que ce soient les vaincus ou les vainqueurs du moment. Nous voyons par exemple qu'Énée n'hésite pas à tuer des prêtres et que l'affreux tyran qu'est Mézence se rachète en quelque sorte par l'amour qu'il porte à son fils Lausus ; piété et impiété tendent donc à se confondre dans la fureur des combats (p. 88 à 128) ; les étiquettes sont trompeuses. On lira d'excellentes pages sur Camille qualifiée d'« ange de la mort », et sur divers autres épisodes où l'on voit des dieux indifférents aux souffrances de ceux qui pourtant les honorent (Tolumnius entre autres au livre XII). La part belle est faite bien sûr à Turnus, à son *furor* guerrier, à son élan destructeur (une comparaison avec Mars est étudiée de très près (p. 170 et suivantes) avec beaucoup de finesse et d'intelligence).

Cet ouvrage nous engage ainsi à la relecture de ces textes et attire notre attention une fois encore sur la subtilité de l'art virgilien. Mais la portée des analyses

est plus ambitieuse : dans ces combats que Virgile condamne dès le début de la guerre, les descriptions accumulées de ces bains de sang soulèvent un vrai problème : faut-il n'y voir que le souci de rivaliser avec Homère avec la froide application d'un artiste technicien en quelque sorte, ou au contraire le témoignage d'une condamnation plus ou moins implicite pour ces actes horribles et finalement, dans la perspective historique du poème, parfaitement inutiles ? Ces deux thèses n'étant d'ailleurs pas incompatibles entre elles, l'auteur se demande même si Virgile n'a pas aussi pris un certain plaisir à présenter à son lecteur des scènes aussi cruelles qui, de son temps, rappelaient les spectacles de l'amphithéâtre. Quoiqu'il en soit le « doux » Virgile est devenu méconnaissable et d'autres indices conduisent à remettre également en cause l'optimisme religieux incarné dans la figure du pieux Énée et la « moralité » des dieux face aux souffrances des hommes. Les traces d'un épicurisme de jeunesse subsisteraient donc, très vivaces, et l'auteur s'engage dans une polémique serrée avec la thèse stoïcisante (p. 322 et suivantes).

En réalité, ce livre ne fait que confirmer ce que d'autres parties de l'*Énéide* nous révèlent sur le flou (ou l'ambiguïté prudente) de la pensée virgilienne dans ces domaines. De plus en plus les « points de vue » semblent s'accumuler à propos de cette herméneutique, à défaut d'une *communis opinio*. Chacun interprète un peu à sa manière tel ou tel épisode sans apporter — me semble-t'-il — d'éléments objectivement et définitivement convaincants. Néanmoins l'étude de M. MAZZOCCHINI présente de fortes qualités et une solide information qui en font tout le mérite. Sa documentation est précieuse et adroitement utilisée.

Roger LESUEUR.

Francesco CITTI, *Studi Oraziani. Tematica e intertestualità* : Bologne, Pàtron, 2000, 275 pages.

Un joli livre, de longueur raisonnable, bien présenté et impeccablement imprimé : on pensera, non sans raison, que voilà exactement ce qu'il faut pour parler d'Horace. Mais voyons-en le contenu.

Il se compose de deux parties. La première étudie le « lexique thématique » du poète, c'est-à-dire les mots qui expriment les thèmes fondamentaux de son œuvre. Les « mots thématiques » ne sont pas exactement les mêmes que ceux que les linguistes appellent couramment les « mots clefs », cette dernière appellation recouvrant plutôt une réalité statistique : soit, mais cela n'empêche pas F. CITTI de nous livrer, à propos des « mots thématiques », des résultats tout à fait statistiques, ce qui n'a pas manqué de nous laisser perplexe. Mais passons. Et, donc, le « lexique thématique » concerne l'expression de la peur, de l'espoir, de l'anxiété, de la colère, ainsi que des notions telles que le temps, la mort, la juste mesure, la sécurité. Tous ces points font l'objet d'enquêtes de vocabulaire et de petites explications de textes, de portée limitée, sans doute, mais d'une parfaite justesse. On se dit qu'on ne découvre rien de nouveau, mais on lit avec plaisir. Trois appendices viennent conclure cette première partie ; le premier porte sur l'expression *spe longus* (*A.P.* 172) ; le second reprend l'analyse de la notion de temps chez Horace, d'un point de vue légèrement plus synthétique que précédemment ; le troisième constitue une interprétation de l'ode I, 22.

La deuxième partie, nettement plus originale, examine l'influence de l'épigramme grecque chez Horace, selon les thèmes, les genres et les auteurs. Elle se

complète, elle aussi, par quelques enquêtes de détail, concernant l'influence de Callimaque sur les pièces centrales du livre 4 des Odes, et notamment 4, 11; le sens du dernier vers de la satire 1, 5; ou des faits d'auto-citation dans l'épode 11.

L'ouvrage se termine par des index très complets et une bonne bibliographie. Il ne nous a pourtant convaincu qu'à moitié. Nos réserves viennent principalement du fait que l'auteur nous livre des analyses de détail, sans doute justes et riches en informations, mais qui, mises bout à bout, ne constituent pas à proprement parler un livre : il est symptomatique d'ailleurs que beaucoup d'entre elles aient paru, en un premier temps, sous forme d'articles dans différentes revues (cf. p. 7, en note). Autrement dit, les matériaux sont là, mais la synthèse reste à faire. Si, pourtant, nous sortons de cette lecture avec une vision sensiblement enrichie du poète Horace, cela est dû essentiellement à l'excellente connaissance que manifeste son auteur de la poésie lyrique et épigrammatique grecque, à laquelle il convient d'ajouter les découvertes récentes concernant l'œuvre de Philodème de Gadara. Incontestablement, notre compréhension de la poésie d'Horace a tout à gagner si on la replace dans le cadre hellénistique qui est tout naturellement le sien; F. CITTI évoque même, de façon fugitive (p. 161), une influence possible d'Horace sur certains textes de l'Anthologie grecque, ce qui, pour être sans doute exceptionnel, n'est pas absurde et demanderait à être creusé. Mais l'essentiel demeure naturellement la présence grecque chez le poète de Venouse, auteur lui-même, semble-t-il, de deux pièces de l'Anthologie. Voilà de belles études d'intertextualité en perspective, dans le prolongement de celles qui nous sont déjà offertes : Horace, un poète grec de langue latine, un poète dont les thèmes, loin d'être autobiographiques (*contra*, F. CITTI, p. 11, sur la foi de FRAENKEL et de quelques autres, dont la problématique est bien dépassée), sont communs à toute la culture hellénistique, de Callimaque à Philodème en passant par la *Couronne* de Méléagre.

Hubert ZEHNACKER.

Hans Peter SYNDIKUS, *Die Lyrik des Horaz. Eine Interpretation der Oden* : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, 2 vol. de IX & 488 et VI & 418 pages.

En 1972-73 Hans Peter SYNDIKUS publiait à la W.B.G. de Darmstadt une copieuse étude en deux volumes consacrée à la lyrique d'Horace. Elle consistait pour l'essentiel en une série d'« interprétations » au sens allemand du terme, c'est-à-dire de commentaires composés. Chaque ode, sans aucune exception, était traitée ainsi. À l'époque, le livre fut assez fraîchement accueilli par J. PERRET, dans une recension parue dans cette revue même, *R.É.L.* LII, 1974, p. 496-497. Le maître, tout en saluant en guise de préambule cette « formule neuve et très heureuse », faisait état de sa déception devant l'absence de toute bibliographie en tête de chaque « interprétation », devant la « linéarité raisonnable où s'amortit souvent la diversité, le chatoiement d'Horace », devant le caractère à son gré trop terne d'un livre qui n'invitait guère à « admirer » le poète : « il ne faut pas se donner comme idéal de ne manifester aucun talent », écrivait-il.

On peut trouver ces jugements bien durs. Nous avons voulu voir si la nouvelle édition qui nous est proposée aujourd'hui nous invite à les reconsidérer. Assurément, l'ouvrage de H. P. SYNDIKUS n'a rien perdu de ses qualités premières : une attention minutieuse portée à chacune des odes, une connaissance quasi encyclopédique de toute la poésie antique, tant grecque que latine, qui se manifeste par

une grande abondance de références, un sens aigu de la clarté et de la pédagogie. Dans la présentation de l'ouvrage, une légère augmentation du format a eu pour conséquence qu'à nombre de pages égal, le tome I a pris du volume, tandis que l'inverse s'est produit pour le tome II. Bien que remanié et enrichi en de nombreux endroits, le texte est resté substantiellement le même : il n'y a donc ni modification de doctrine ni changement de méthode. Les « interprétations » ne sont toujours pas précédées d'une bibliographie *ad hoc*. Les notes ont été allégées de quelques remarques inutiles et renforcées de quelques références à des études parues depuis 1972. Là non plus on ne peut donc parler de bouleversement.

La réaction négative de J. PERRET venait sans doute, en partie du moins, de ce que la formule choisie par l'auteur ne lui convenait pas, bien qu'il l'eût qualifiée de « très heureuse ». Le fait est que le livre de H. P. SYNDIKUS n'est ni un commentaire analytique des *Odes* d'Horace, comme le sont ceux de KIESSLING-HEINZE et de NISBET-HUBBARD, ni une étude synthétique sur l'art lyrique d'Horace, comme savaient en faire V. PÖSCHL, P. GRIMAL ou J. PERRET lui-même. C'est une formule à mi-chemin, trop générale pour être un vrai commentaire, trop timide pour une véritable synthèse. Cela peut irriter. L'ouvrage, qui s'arrête de façon abrupte après la dernière ode du livre IV, n'a même pas de conclusion, en sorte que l'on peut se demander si son titre n'est pas trompeur : quand on a fini de parcourir ces 103 « interprétations », on n'a toujours rien lu sur la lyrique d'Horace en tant que telle.

Soit. Mais est-ce à dire pour autant qu'il faille jeter ces deux volumes aux orties ? Certes non. Leur succès éditorial montre bien qu'ils correspondent à un besoin, et ce besoin nous paraît essentiellement pédagogique. Avant d'expliquer une ode à des étudiants d'un niveau un tant soit peu avancé, et une fois qu'on a tiré profit des commentaires analytiques existants, il peut être bon de consulter H. P. SYNDIKUS pour gagner une vue d'ensemble que chacun de nous pourra ensuite modifier ou nuancer à sa guise.

Ceci nous amène à répondre au dernier reproche de J. PERRET, qui trouve que ce livre rend Horace trop raisonnable et presque trop prosaïque. Nous savons tous que le poète était assez imprévisible — un défaut qu'il cultivait soigneusement — et pas toujours d'un abord facile ; son imagination était sans aucun doute vive, sa sensibilité à fleur de peau, et son égoïsme (ou son égocentrisme) à la hauteur de ce qu'on peut déceler chez presque tous les grands artistes. Or, il nous semble que H. P. SYNDIKUS ne cherche pas du tout à escamoter ces traits de la personnalité d'Horace, qui se reflètent littérairement dans ce que J. PERRET appelle, d'un joli mot, le « chatoiement » des *Odes* ; bien plus, il s'efforce toujours de nous montrer comment l'*ars* s'est ajoutée à l'*ingenium* pour produire une œuvre proche de la perfection. Si son livre s'en tient à un vocabulaire et à des considérations sagement universitaires, il ne nous empêche nullement de lire entre les lignes, et d'insuffler aux *Odes* d'Horace notre propre sensibilité, bref, de leur redonner vie, pour notre profit ou celui de nos auditoires. C'est même précisément cela notre métier, et depuis près de trente ans H. P. SYNDIKUS nous fournit à cet égard une aide appréciable.

Hubert ZEHNACKER.

Jane D. CHAPLIN, *Livy's Exemplary History* : Oxford University Press, 2000, 245 pages.

Six chapitres : Introduction : Livy's Use of *Exempla* ; I. Caudium as Event and *Exemplum* ; II. Speaker, Audience, and *Exempla* ; III. Reading the Past ; IV. Past

and Present; V. Precedents and Change; VI. Livy, Augustus, and *Exempla*; Conclusion: Continuity and Change. Chacun de ces chapitres est lui-même divisé en parties (munies de titres) et s'achève sur des « Conclusions ». Un appendice « Models for Imitation and Avoidance », bibliographie, Index général, *Index locorum*.

On connaît l'importance et le rôle de l'*exemplum* dans l'historiographie latine; l'idée qu'il faut utiliser les exemples du passé pour bien diriger ses actions dans le présent est un lieu commun, d'ailleurs exprimé dans la *Préface* (§ 10) de Tite-Live. L'histoire doit servir de leçon et l'éducation du jeune Romain est fondée sur ce principe. Comme l'écrit J. D. CHAPLIN (p. 38), « Romans are always superior students of *exempla* ». Le terme *exemplum* est, de l'aveu même de l'auteur, très difficile à définir, vu le grand nombre de ses connotations (p. 138, n. 4). À l'occasion, le mot *documentum* en est un substitut.

Le même épisode (« flexibility of *exempla* : p. 41) — la remise du Capitole aux Gaulois, les Fourches Caudines, la défaite de Cannes — peut être utilisé comme *exemplum* dans des sens très différents suivant le personnage qui en parle; les prisonniers faits par Hannibal sont, aux yeux de leur porte-parole au sénat, plus honorables que les survivants assimilables à des déserteurs (22, 59, 10, p. 61). Si l'épisode est glorieux, on peut recommander de le suivre; sinon, il faut le redouter.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur introduit un terme qui revient constamment dans son étude, celui d'« audience » (qui, en français, correspond, selon les cas, à « public » ou « lecteurs »). J. D. CHAPLIN mentionne ainsi (p. 51) « the people within the text » et « readers outside it », ces derniers pouvant désigner, suivant les cas, les lecteurs contemporains de Tite-Live ou ceux d'aujourd'hui; parfois même le terme « audience » peut désigner de nombreuses catégories de gens : ainsi (p. 70) « The audiences are the people present at the battle (Romans and Carthaginians, especially Hannibal), the Roman people (once outside the *curia* for the debate in Book 22, once at the elections for 214), the Senate (during the debate in Book 22 and for the eradiction of Fulvius' army in 212), the Roman army in Spain, Hannibal's allies in Italy (Hirpini, Caudine Samnites, and Tarentines), and Hannibal's troops (on three occasions between 215 and 209) ».

Les lecteurs du temps d'Auguste et, plus encore, ceux d'aujourd'hui, ont évidemment le privilège d'accorder à l'*exemplum* une portée et une signification beaucoup plus larges que tel ou tel groupe précédemment cité; on peut même penser que cette signification se modifie à chaque génération. Les *exempla* récents ont, en général, plus de poids — et donc d'efficacité — que les anciens; celui de Cannes (p. 66) est, d'ailleurs, au fil des années, de moins en moins performant. Tite-Live lui-même est conscient (p. 134) que son « audience » préfère le présent. D'excellentes formules, cf. p. 77 : « The Romans inside the text teach the Romans outside the text »; de même p. 92 : ce qui sur le moment ne persuade pas l'audience interne ébranle l'externe; ailleurs, dans une simple note (p. 71, n. 62) « Hannibal's words *'quod ego fui ad Trasumennum, ad Cannas, id tu hodie es'* (30.30.12) have a latent irony for the reading audience since, despite a second consulship and service in Asia Minor, Scipio's military career peaked at Zama, just as Hannibal's had at Cannae » ou p. 72, n. 63 où est mentionnée la large utilisation que la rhétorique fera des *exempla* historiques.

Importance du rôle joué par le « personnage qui avertit » (warner figure). — Dans les discours antithétiques les mêmes *exempla* servent à des fins différentes. Certains (p. 101) peuvent, comme dans le discours de Caton s'opposant à l'abrogation de la loi Oppia, contenir des anachronismes : ceux-ci n'en sont pas moins

utiles pour les lecteurs contemporains de Tite-Live. Certains arguments de Manlius Vulso lorsqu'il demande le triomphe à son retour de l'expédition contre les Galates (le général peut décider seul d'une opération sans en référer au Sénat) ont beaucoup plus de portée auprès de l'« audience » de l'époque d'Auguste qu'auprès des sénateurs qui écoutent Manlius (p. 103).

Fort intéressantes aussi sont les pages consacrées aux *exempla* cités par d'autres candidats au triomphe (p. 140 sq.). Même ceux qui triomphent sur le Mont Albain évoquent leurs prédécesseurs pour tenter de faire de ce triomphe mineur l'équivalent des glorieuses entrées dans Rome. J. D. CHAPLIN montre bien l'utilité d'un « précédent » (p. 152), même en cas de « désuétude » : cf. l'argumentation du *flamen Dialis* (27, 8, 4-10) C. Valerius Flaccus pour obtenir à nouveau le droit de siéger au sénat (p. 156-158). Rares sont les exceptions : discours de Canuléius en 4, 4, 1 — et son indignation : *nullane res noua institui debet?* De fait, les changements sont appelés à se multiplier (cf. p. 167 : l'Histoire de Tite-Live est « a chronicle of change »).

Dans son ensemble, le dernier chapitre traite des « *exempla* visuels », en l'occurrence, des *elogia* (p. 178 sq.) qui figuraient sur les socles des statues érigées sur le forum d'Auguste. Naturellement, l'Empereur n'hésite pas, au besoin, à « manipuler le passé » (p. 184) : c'est qu'il est en fait le « speaker » sur son forum (p. 194). L'impact de ces inscriptions, qui avaient une « signification univoque », dut être considérable sur l'opinion.

Les considérations très partielles qui précèdent donnent une idée de la grande richesse de ce livre où abondent les fines remarques, les discussions détaillées, les argumentations serrées et, pour la plupart, tout à fait convaincantes. La bibliographie est (sur)abondante, presque exclusivement — il fallait s'y attendre — en langue anglaise. — Une seule réserve: l'auteur oublie, comme la quasi-totalité des commentateurs, qu'il parle seulement du Tite-Live connu : peut-être aurait-elle pu, dans sa conclusion, se demander si certains des *exempla* figurant dans les trois derniers quarts perdus de l'œuvre n'avaient pas eu, en pratique, plus de poids que le discours de Canuléius aux yeux des lecteurs contemporains de Tite-Live et en particulier (cf. le dernier chapitre) aux yeux d'Auguste. De ce fait, il y aura lieu de relativiser la portée de plusieurs de ses analyses.

P. 74, lire *fortunae* (et non *fortuna*) ; p. 151, que signifie la phrase « Thus a comparison of Minucius and Helvius reveals two ways precedents function » ? p. 195 : l'auteur fait dire à Pline (« another volume ») en 6, 20, 2-5 autre chose que ce qu'il dit.

P. JAL.

Jacques-Emmanuel BERNARD, *Le portrait chez Tite-Live, essai sur une écriture de l'histoire romaine* (Collection Latomus, 253) : Bruxelles, Latomus, 2000, 482 pages, bibliographie, index.

C'était une gageure que de vouloir traiter du portrait chez Tite-Live : une œuvre comme celle de l'historien padouan, même sous la forme réduite à à peu près un tiers sous laquelle elle nous est parvenue, met en scène des milliers de personnages, romains et étrangers. La matière à brasser était donc énorme, et on ne peut qu'être admiratif devant la masse de documentation réunie par l'auteur — dont les très commodes annexes, présentant les principaux personnages, avec les réfé-

rences aux passages qui constituent leur portrait, ne donne qu'une idée partielle. C'était une gageure aussi dans la mesure où, comme le relevait H. BORNECQUE dans une formule rappelée par J.-H. BERNARD au début de son travail, Tite-Live, à la différence d'autres historiens (comme Salluste) refuse presque totalement le « portrait *ex professo*, conçu comme un morceau d'apparat ». Il fallait donc commencer par définir ce qu'était le portrait chez Tite-Live, comment il s'y prend pour faire sentir la personnalité des individus qu'il est amené à faire intervenir dans sa narration, d'une manière beaucoup moins ostentatoire que d'autres historiens. L'auteur le fait, excellemment, en mettant en relief l'originalité et la variété des procédés. Il fallait aussi, bien sûr, mettre un peu d'ordre dans cette diversité foisonnante, tenter de cerner comment on peut parler d'un art du portrait chez Tite-Live, en dégager les moyens et les finalités. L'auteur met bien en relief la manière dont, peu à peu, et le cas échéant par un jeu subtil de comparaisons, implicites ou explicites, se met en place une typologie. Il en dégage finement la multiplicité des niveaux : types moraux, mais aussi caractères ethniques, atavismes familiaux, ou genres de comportements politiques. Le risque existait sans doute de parfois simplifier les données pour les nécessités de la classification. Le lecteur aura sans doute l'impression que l'ouvrage ne l'a pas toujours totalement évité. Ainsi les figures des « maîtresses femmes » étrusques Tanaquil et Tullia appartiennent certes à la même catégorie des femmes ambitieuses, mais avec un passage du positif au négatif qui en fait de véritables personnages, ou l'insistance sur la valeur héroïque de Papirius Cursor, qui justifie que ce soit à propos de ce chef romain qu'est introduit l'excursus sur Alexandre du livre IX (dont l'auteur a remarquablement dégagé le sens pour l'ensemble de l'œuvre livienne), aurait pu s'accompagner de la remarque que, au sein même de ce livre IX, ce même Papirius Cursor, qui semblerait l'idéal du chef romain face à Alexandre, finit par céder le pas à Fabius Maximus Rullianus dont on constate qu'il ajoute aux qualités militaires des qualités politiques, de restaurateur de la *concordia ordinum*, absentes chez ce soldat parfois brutal qu'est Papirius. Il aurait été utile que l'auteur souligne comment l'historien sait prendre ses distances par rapport à toute typologie, et reste sensible à la complexité de l'âme humaine, à la part d'ambiguïté qu'elle recèle (la remarque sur la dimension chronologique de la présentation de Scipion l'Africain, et l'opposition entre une phase toute positive — encore faudrait-il nuancer, car il y a des annonces de ce qui sera développé plus tard —, culminant sur la victoire de Zama et la fin du livre XXX, et ce qui est dit ensuite du même personnage, aurait pu être développée; la figure du *conditor* Romulus aurait pu également être analysée en ce sens). Mais il y a là plus une question d'inflexion qu'un véritable manque : J.-E. BERNARD montre bien avec quelle subtilité l'historien padouan sait jouer de ses propres catégories pour ne pas sombrer dans l'écueil d'une présentation manichéenne et figée. Nous avons particulièrement apprécié les remarques sur la façon dont, parfois, les catégories de Romain et de barbare s'inversent : il y a des étrangers, voire des ennemis, qui témoignent de traits romains, alors que, bien souvent, la présentation des Romains dont le rôle est négatif souligne des éléments barbares qui en révèlent la vraie nature. Tite-Live, assurément écrit une histoire orientée, qui vise à rendre compte du fait de la supériorité de Rome sur l'univers entier : mais il le fait avec une intelligence, un sens de la nuance, on peut dire avec un véritable humanisme, auxquels l'auteur rend raison.

Dominique BRIQUEL.

Le censeur et les Samnites. Sur Tite-Live, livre IX, textes édités par Dominique BRIQUEL et Jean-Paul THUILLIER (Études de littérature ancienne, 11) : Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2001, 205 pages.

Ce volume regroupe les travaux d'une rencontre qui s'est tenue à l'E.N.S. le 1er mars 1997 à l'initiative de l'Équipe de recherches étrusco-italiques, dont autour de D. BRIQUEL, plusieurs membres travaillent à l'édition pour la C.U.F. du livre IX de Tite-Live. La place qu'Ap. Claudius et la chronique de la deuxième guerre punique y occupent suffit à expliquer le titre de ce recueil qui constitue une substantielle introduction au récit livien. C'est ainsi que Ch. GUITTARD y traite de problèmes paléographiques et d'établissement de texte dans la présentation qu'il donne des manuscrits du livre IX, J. DANGEL de problèmes stylistiques et littéraires, M. MAHÉ-SIMON de problèmes historiographiques posés par l'*excursus* sur Alexandre dont elle affine l'exégèse, et O. de CAZANOVE de problèmes géographiques qui ont trait aux marches des légions (itinéraires, étapes) pendant la deuxième guerre samnite. Il souligne l'importance de ces données qui éclairent la nature de « l'expansion » romaine à la fin du IVe siècle et permettent de dessiner « comme une typologie des raids romains » (p. 176).

À quoi l'on ajoutera deux études centrées sur la tradition relative à Ap. Claudius Caecus. Celle de M. HUMM met en lumière le caractère prioritairement négatif de l'image venue jusqu'à nous de ce personnage et montre en même temps qu'elle coexiste avec quelques éléments de tonalité différente. Quant au travail de F. MASSA-PAIRAULT, il est conduit dans une perspective historique plus qu'historiographique. Le point y est fait sur ce que nous pouvons savoir des relations d'Appius avec l'Étrurie et la Campanie, des appuis dont il disposait dans le personnel politique et de ses clientèles.

Le recueil comprend aussi une double contribution de D. BRIQUEL. Intitulée *L'image des Calavii de Capoue*, la première s'intéresse à une famille campanienne dont certains membres apparaissent chez Tite-Live dans son récit de la deuxième guerre samnite et d'autres dans celui de la deuxième guerre punique. L'image que l'historien donne de leur comportement offre la particularité de n'être pas unitaire : les uns sont hostiles à Rome, les autres ne cachent pas des sympathies proromaines. Les premiers appartiennent sûrement à l'histoire. Quant aux seconds, ils doivent sans doute leur physionomie aux efforts des *Claudii* unis à cette famille par des liens étroits en la personne d'Ap. Claudius Pulcher, *cos.* 212, et désireux d'en redorer le blason. L'autre étude est tout aussi éclairante. L'auteur y met en évidence des rapprochements auxquels la scène de bataille représentée à Paestum sur les peintures de la tombe Andrivolo 114, qui date des années 330-320, se prête avec le récit de l'embuscade tendue par les Samnites en 311 à Junius Bubulcus (9, 31, 1-16).

Jean-Claude RICHARD.

Micaela JANAN, *The Politics of Desire, Propertius IV* : Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 2001, XI + 244 pages.

M. JANAN part du principe que les théories lacaniennes sont le meilleur outil pour rendre compte des incohérences qui caractérisent l'élégie romaine ; elle les applique ici au livre IV de Properce.

Après une introduction (p. 3-10) et un premier chapitre de « préliminaires théoriques » (p. 11-32) ; le chap. 2 (*Shadow of a Doubt*) est consacré, en une sorte

d'avant-propos, aux élégies qui dans le livre I concernent Gallus, dont les multiples images, souvent contradictoires, illustrent la théorie lacanienne de la division du sujet, écartelé entre polarités sociales et polarités psychiques, et cherchant à se « guérir » de sa division par la référence à des icônes d'identité. Chaque chapitre est ensuite consacré à une élégie du livre IV. Dans l'élégie d'Aréthuse (chap. 3 : *The Ethics of Evil*), M. JANAN lit l'expression « d'une profonde contradiction au cœur même des mœurs romaines » (p. 54) : la carte qu'étudie Aréthuse serait le symbole de l'unité de l'empire, et les lettres qu'elle écrit celui de sa « dispersion » (p. 68), concepts renvoyant aux-mêmes (théories du psychanalyste ZIZEK) à l'opposition entre masculin et féminin. L'élégie sur Tarpeia (chap. 4 : *Beyond Good and Evil*) exprime, en particulier par « l'irréductible ambiguïté du distique final » (p. 84), le « commerce » qu'entretiennent entre eux les concepts apparemment opposés du bien et du mal. L'élégie IV, 5 (chap. 5 : *The Return of Dead*), articulée autour d'une présentation féminine extrême (Acanthis), « diabolise » la Femme tout en soulignant l'intérêt que peut avoir l'Homme à la peindre si noire (p. 98) ; Acanthis revient de la mort pour brouiller les critères traditionnels qui font blâmer ou louer une femme, rejette comme une « escroquerie » (« a scam », p. 99) l'idéal de fidélité que Properce construit pour Cynthie et se soucie du Réel plutôt que de la Loi. Le chapitre 6 (*The Book of Revelation*) montre comment la pièce IV, 7 exprime « l'attachement surprenant de l'élégie au *mos maiorum* » et critique l'image de la Femme (« a masculine fantasy », p. 113) présente dans toute cette poésie, rappelant que pour LACAN « LA » femme n'existe pas. Le chapitre 7 (*Cynthia returns from Lanuvium*), consacré à IV, 8, étudie le caractère illogique des relations entre les sexes. Cette pièce illustre le célèbre aphorisme de LACAN « il n'y a pas de rapports sexuels », ainsi qu'en témoigne l'ambiguïté du dernier vers, dont le sens hésite entre la paix et le renouvellement des hostilités. Dans l'élégie IV, 9 (chap. 8 : *Hercules in Rome*), on revient sur l'idée de l'absence d'identité clairement établie, puisque la pièce déconstruit la dichotomie masculin/féminin. M. JANAN explique en outre la « surprenante préciosité [de ces] vers » (p. 139) en faisant appel au concept lacanien de « lalangue ». L'élégie sur Cornelia (chap. 9 : *The Phenomenology of the Spirits*) démontre la faiblesse de la Loi à laquelle la jeune femme a obéi toute sa vie, et qui n'a aucun fondement conceptuel susceptible de lui conférer une cohérence (p. 148), puisque Cornelia demeure « un fantôme amer et réprobateur » (p. 163). Enfin, le chapitre 10 (*Dreaming Rome*) est la conclusion de l'ouvrage, qui se termine par des notes (regroupées en fin de volume), une bibliographie (essentiellement anglo-saxonne et mêlant ouvrages sur l'Antiquité et sur la psychanalyse), un index général et un index des poèmes de Properce cités.

Comme la psychanalyste Juliet MITCHELL avant elle, M. JANAN, dans la mouvance des études féministes anglo-saxonnes des dernières années, « s'approprie » LACAN : on retiendra de son ouvrage une nouvelle façon d'analyser Properce (applicable sans doute à d'autres auteurs latins), tout en regrettant une certaine tendance, inévitable, au jargon lacanien (« objet a », « capitonnage », « lalangue »...) qui en complique singulièrement la lecture.

Sylvie LAIGNEAU.

Bernhard GEORG, *Exegetische und schmückende Eindichtungen im ersten Properzbuch* (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, Neue Folge, 1.

Reihe : Monographien, Band 17) : Paderborn-München-Wien-Zürich, Ferdinand Schöningh, 2001, 211 pages.

Après avoir écarté de la Monobiblos les élégies 19, 20 et 21, qu'il considère comme inauthentiques, et coupé en deux l'élégie 8, Bernhard GEORG s'efforce d'établir que *das erste Properzbuch enthält offenbar zahlreiche Eindichtungen eines zweiten Autors. Diese ergeben deutlich das Profil eines poetisch ambitionierten, rhetorisch geschulten Exegeten, der es sich zum Ziel gesetzt hat, den Properztext teils zu verdeutlichen oder zu erklären, teils aber auch schmückend zu erweitern* (p. 199). Il écarte ainsi comme inauthentiques les vers I, **1**, 23-24, 27-28, 33-38 ; **2**, 7-14, 17-18, 23-24 ; **3**, 5-6, 21-30, 37-38, 41-46 ; **4**, 9-10, 13-14, 19-20, 23-28 ; **5**, 1-2, 7-10, 17-18, 23-26 ; **6**, 9-10, 13-18, 23-24, **7**, 15-24 ; **8**, 3-4, 13-16, 21-22, 33-38, 45-46 ; **9**, 5-8, 13-16, 27-34 ; **10**, 13-18, 23-24, 29-30 ; **11**, 3-4, 11-12, 15-16, 19-20, 29-30 ; **12**, 11-12 ; **13**, 1-4, 9-12, 19-24, 29-34 ; **14**, 3-4, 13-14 ; **15**, 11-16, 19-20, 29-42 ; **16**, 7-8, 11-12, 35-36, 39-40, 43-46 ; **17**, 5-6, 9-12, 21-22 ; **18**, 7-8, 13-16, 23-26, soit 216 vers sur les 618 que nous ont transmis les manuscrits pour les élégies I, 1-18 et 22. Cette méthode est d'autant plus hardie qu'elle ne s'appuie que sur de prétendues particularités de facture, et qu'elle est loin de conduire à des progrès dans la compréhension du texte — quelle que soit la finesse de divers rapprochements.

B. GEORG traite les travaux de ses prédécesseurs de façon tout aussi chirurgicale. Sa bibliographie ne contient en effet aucun titre de livre ou d'article écrit en français ou en italien — bien que son texte et ses notes contiennent des renvois à l'édition de P. FEDELI. Il ne tient pas compte non plus d'articles et de livres comme ceux de J. A. BARSBY, G. LUCK, R. O. A. M. LYNE et J. P. SULLIVAN en anglais, ou W. HERING et K. NEUMEISTER en allemand. Cela est d'autant plus regrettable que les observations de W. HERING (*Die Monobiblos als Gedichtbuch*, dans *A.C.D.*, 9, 1973, p. 69-75) l'auraient aidé à voir que les élégies 19-21, loin de former un corps étranger, s'intègrent bien dans l'ensemble du livre I, et que les découvertes de C. MEILLIER sur le livre III (*La composition numérique du livre III des Élégies de Properce*, dans *R.É.L.*, 63, 1985, p. 101-117) lui auraient montré que le texte qui nous en est parvenu est beaucoup plus sûr qu'on ne l'a souvent cru, que sa composition d'ensemble ne peut être attribuée à un autre qu'à Properce lui-même, et qu'on ne saurait donc se montrer trop prudent avant de proposer des corrections ou, a fortiori, des coupures, non seulement dans le livre III, mais sans doute aussi dans les autres.

Il nous semble que, si l'on veut bien prendre au sérieux l'ensemble de la Monobiblos ainsi que chacune de ses élégies, sans recourir à une méthode chirurgicale — et sans négliger les apports les plus solides des travaux antérieurs —, il est possible d'y découvrir à la fois une structure beaucoup plus nette et éclairante, et une réflexion beaucoup plus riche et originale, que ne le donne à croire B. GEORG. Nous croyons l'avoir montré dans un ouvrage qui vient de paraître, en 2001, à Bruxelles, dans la Collection Latomus, vol. 261 : *Properce ou les difficultés de l'émancipation féminine*.

Claude RAMBAUX.

Emilio PIANEZZOLA, *Ovidio, modelli retorici e forma narrativa* : Bologna, Pàtron, 1999, 263 pages, un index.

Ce livre se présente sous la forme d'un recueil de quatorze articles écrits par l'auteur depuis 1972. Le titre choisi met en évidence deux grandes orientations de

la méthode mise en œuvre dans ces divers essais, qui concernent majoritairement l'œuvre d'Ovide. C'est l'élégie et l'*Art d'aimer*, dont l'auteur a été le traducteur, qui constituent, avec les *Métamorphoses*, les principaux sujets des contributions. La survie d'Ovide est également abordée à travers des études sur Leopardi et Calvino. L'ensemble retrace le parcours d'un chercheur qui, de la traduction à l'interprétation, s'est intéressé aux textes ovidiens dans ses aspects les plus divers, avec, sans doute, une préférence pour les questions de rhétorique. Outre un index des auteurs modernes, le livre comporte une bibliographie très détaillée, remise à jour pour cette réédition d'articles.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Luciano LANDOLFI, *Scribentis imago — Eroine ovidiane e lamento epistolare*: Bologna, Pàtron editore, 2000, 259 pages.

Le titre de l'ouvrage provient d'une formule commune aux lettres fictives envoyées par Didon à Enée (*H.* 7, 183) et par Canacé à Macarée (*H.* 11, 5) : elle renvoie d'une part à la figure pitoyable de l'héroïne au moment où elle écrit, d'autre part à l'insistance sur l'acte d'écriture comme auto-désignation de l'œuvre et de son élaboration. Au fil des six chapitres qui composent ce volume, Luciano LANDOLFI convie successivement le lecteur à un soigneux examen des *Héroides* 4, 5, 10, 12, 13 et 14, sans négliger, notamment pour Ariane et Médée, les autres textes où Ovide revient sur les aventures des mêmes personnages. S'appuyant avec précision sur les nombreuses études antérieures, il s'applique à éclairer la manière dont le poète a su adapter ses modèles à sa propre entreprise et il s'attache à cerner la tonalité résultante des lettres analysées. Sans entrer dans les détails, j'envisagerai chacun de ces développements.

La lettre de Phèdre à Hippolyte (*H.* 4) a pour particularité de chercher à séduire son destinataire, au lieu d'être l'expression d'une amoureuse délaissée. LANDOLFI l'interprète au regard du modèle euripidéen comme une construction à forte empreinte "métalittéraire" transposant dans le domaine élégiaque le conflit tragique entre αἰδώς et ἔρως. Dès lors, selon lui, l'héroïne, placée en position de *praeceptor amoris*, joue un peu le même rôle que le poète dans l'*Art d'aimer*. Cependant, la distanciation énonciative est bien moindre, puisque Phèdre subit la passion qu'elle évoque. Aussi le rapprochement effectué avec *Am.* I, 2 me semble-t-il plus convaincant. Il offrait une piste prometteuse et qui aurait mérité d'être suivie : l'identification relative qui s'établit entre le Naso des *Amours*, vaincu par la force de Cupidon, et celui d'une Phèdre captée par l'univers élégiaque.

Traitant de la cinquième *Héroïde* où Œnone écrit à Pâris, LANDOLFI s'intéresse au caractère fluctuant de la nymphe au fil de sa missive. Ovide caractérise le personnage par un propos hésitant, incapable de trouver le terrain adéquat pour agir sur l'homme infidèle. Il intègre ainsi dans un cadre sentimental l'arrière-plan épique où se joue le déclenchement attendu de la guerre de Troie, adaptant la tradition à un univers distinct. Emblématique de cette hybridation, Œnone reste suspendue entre la nostalgie de ses amours avec Pâris encore berger et le désir d'être admise dans la lignée des princes troyens. J'ajouterai que l'enchaînement de ses propos, savamment concerté par Ovide, manifeste le caractère autodestructeur d'un discours en perpétuel décalage avec lui-même : après avoir dénoncé le rapt antérieur d'Hélène par Thésée, la nymphe, par une sorte d'association d'idées qui

relève du lapsus, rappelle sa propre défloration par le dieu Apollon, si bien que la condamnation de sa rivale (v. 132) est susceptible de retomber sur elle-même. D'autre part, LANDOLFI montre bien comment toute une série de corrélations se construit entre *H.* 5 et le premier couple d'*Héroïdes* doubles, les lettres 16 et 17, attribuées respectivement à Pâris puis Hélène : l'évocation spécifique d'Œnone par Ovide s'intègre donc dans une structure d'ensemble qui, jouant sur les anticipations et rétrospections narratives, rapproche et oppose à la fois Hélène et la nymphe, en regard de leur commun séducteur.

LANDOLFI étudie ensuite le corpus des quatre textes où Ovide récrit l'histoire d'Ariane, d'abord représentée par Catulle : il fait apparaître comment la diversité des récits manifeste un jeu sur les variations possibles de l'imagination fictionnelle et de la composition, jusqu'au célèbre morceau du livre III des *Fastes*, dont la réflexivité ludique a déjà fait l'objet de maints commentaires, ceux de G. B. CONTE notamment. Il en conclut qu'à travers les multiples reprises d'une aventure, avec des scénarios parfois incompatibles, Ovide atteste le caractère illusoire des représentations ainsi obtenues. Sans doute aurait-il été possible de rattacher ce travail de combinatoire interopérale à la démultiplication intraopérale qui fonde la collection des *Héroïdes*, programmant le retour de situations et de motifs analogues, principe que les *Métamorphoses* reprendront sur un plan différent. Examinant la dixième *Héroïde*, LANDOLFI note que la stylisation exigée par l'*ekphrasis* chez Catulle fait place à des éléments plus réalistes, susceptibles de conforter le récit adressé à Thésée : ainsi Ariane, dans sa lettre, raconte comment, à son réveil, elle a cherché en vain son amant en palpant leur couche dressée sur le rivage. Il aurait pu dès lors commenter la singulière saveur que prend ce détail comme référence indirecte à la pièce 64 de Catulle : car la scène d'Ariane abandonnée figure justement sur une couverture de lit destinée aux nouveaux époux ; davantage, Catulle évoque plus loin le *lectulus* virginal d'Ariane, pas encore séduite par Thésée (64, 88) ; or c'est ce terme qu'Ovide reprend pour désigner, comme par une ironie du sort, le lit qu'a délaissé l'infidèle (*H.* 10, 58). Le choix de détails narratifs chez Ovide n'est pas donc indépendant d'une construction intertextuelle réfléchie.

Pour la lettre de Médée à Jason (*H.* 12), LANDOLFI pose à son tour la délicate question d'une authenticité souvent mise en doute et il apporte quelques preuves convaincantes d'une attribution à Ovide. Ses arguments ont l'avantage de ne pas se fonder sur des critères d'appréciation stylistique ou esthétique, mais sur le principe d'une cohérence structurale interne aux *Héroïdes* et l'observation de correspondances entre les œuvres d'Ovide. Étudiant à la fois l'adaptation des modèles grecs (*Médée* d'Euripide, *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes), les recoupements avec la lettre d'Hypsipyle à Jason (*H.* 6), comme avec le début du livre 7 des *Métamorphoses*, LANDOLFI est à même de dégager dans la composition des aspects convergents, en plein accord avec des traits récurrents de la poétique ovidienne. En fait, la bizarrerie de cette *Héroïde* tient dans la particularité de celle qui écrit : marquée par la violence de son personnage traditionnel, Médée ne peut s'adapter à la posture implorante de l'héroïne abandonnée que par la mise entre parenthèses momentanée de ses instincts, ce que traduisent son incapacité à énoncer le meurtre de son frère (v. 113-116) ou son recours à des termes allusifs pour annoncer la mise à mort de ses enfants (v. 212). Du reste, la vocation tragique de l'héroïne interdit de s'illusionner sur l'aptitude à persuader d'un propos qui ne s'interrompt que pour déboucher sur l'acte meurtrier. Ne pourrait-on en déduire que cette *Héroïde*, au même titre que plusieurs autres, relève moins d'un message

orienté vers son prétendu destinataire que d'un monologue intérieur transposé en missive?

La coloration pathétique des propos de Laodamie à Protésilas, dans la treizième *Héroïde*, manifeste une subtile recomposition à partir des modèles fournis par la pièce 68 de Catulle et la lettre d'Aréthuse à Lycotas chez Properce (4, 13). LANDOLFI montre aussi, à travers les rapprochements entre Laodamie et Pénélope, ce parangon de l'épouse modèle (*H.* 1), comment les caractéristiques des héroïnes ovidiennes viennent à se rejoindre, à s'échanger en fonction de ressemblances dans leurs situations; ce faisant, il met en évidence l'habileté d'Ovide à réinscrire dans un univers élégiaque des éléments narratifs qui se dessinent sur un fond homérique.

La singularité que revêt le personnage d'Hypermestre (*H.* 14) tient dans son absence de passion amoureuse: à la différence du modèle que l'on trouve chez Horace (*Odes* 3, 11), c'est la *pietas* qui l'anime, le respect des liens du sang qui la rattachaient à son cousin, devenu le mari qu'elle aurait dû tuer. LANDOLFI fait clairement ressortir la manière dont la distance de l'héroïne à l'égard des ordres paternels, qu'elle a refusé d'accomplir, s'objective en quelque sorte dans l'insistante référence à ses mains qui, au fil de la lettre, deviennent comme son double. Il est dommage que l'analyse consacrée à la métamorphose d'Io n'éclaircisse guère la fonction de cet épisode enchâssé dans la lettre, ni le paradoxe qu'il est censé justifier: que Junon, pourtant protectrice du mariage, s'acharne contre la seule des Danaïdes qui ait épargné son mari.

En fin de compte, ce livre développe des analyses fort détaillées, parfois très minutieuses, dont la lecture, souvent éclairante, offre un indéniable agrément, même si parfois l'enquête adopte un rythme un peu lent, l'évocation d'autres textes prenant alors un tour digressif. Certes, l'un des fils conducteurs essentiels réside dans une approche intertextuelle très documentée. Mais celle-ci n'échappe pas toujours à une déviation vers l'étude comparative de l'œuvre et de ses sources, au lieu de dégager les structures corrélatives associant les textes entre eux. Cette ambivalence, d'ailleurs difficile à éviter dès lors que l'on confronte une œuvre à des modèles, me semble favorisée par le parti-pris d'examiner des lettres séparées, plutôt que d'effectuer une approche transversale, susceptible de faire davantage ressortir les invariants structuraux de la poétique ovidienne dans la réécriture.

L'ouvrage est muni d'un index des auteurs modernes, mais on peut regretter qu'il ne comporte pas d'*index locorum* pour les textes anciens.

Gilles TRONCHET.

Andreas MICHALOPOULOS, *Ancient Etymologies in Ovid's* Metamorphoses, *a Commented Lexicon*: Leeds, Arca, 2001, 204 pages.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 1997. Il consiste en un lexique commenté d'étymologies prises dans les *Métamorphoses*.

Chacune est présentée selon le même schéma: la citation d'un passage ovidien qui contient l'étymologie et qui est situé dans les *Métamorphoses* par sa référence et un résumé de son contexte est suivie d'une évocation de la tradition grammaticale et d'une discussion. Il y est question des sources et des modèles d'Ovide, de l'originalité et de la fonction de ses étymologies. Éventuellement d'autres étymologies sont signalées dans d'autres textes d'Ovide ou de la poésie latine.

Dans l'introduction de l'ouvrage, les différentes étymologies opérées dans ses vers par l'auteur des *Métamorphoses* sont classées en six catégories : les étymologies de noms propres, les étymologies de noms communs, les étymologies de noms communs tirés du grec, les étymologies effectuées à partir d'antonymes (ainsi Mélanthus (« la fleur noire ») est appelé *flauus*), celles qui sont accompagnées d'une explication et enfin celles où le mot dont l'étymologie est évoquée est absent mais identifiable par des indices ou des allusions (c'est ainsi que l'anémone n'est pas nommée, mais son étymologie est évoquée par le vers *excutiunt idem, qui praestant nomina, uenti*, où le mot *uentus* transcrit le terme grec d'où est tiré le nom de la fleur).

L'introduction propose également une liste de marqueurs étymologiques et une synthèse sur les caractéristiques de la pratique ovidienne, qui en souligne la diversité.

Je ne saurais trop recommander cet ouvrage, qui invite à un autre type de lecture des *Métamorphoses*, inattendue et passionnante, qui met, elle aussi, en évidence l'extrême ingéniosité du poète.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Elena MERLI, *Arma canant alii. Materia epica e narrazione elegiaca nei Fasti di Ovidio* (Studi e testi, 16) : Florence, Università degli Studi di Firenze, Dipartimento di Scienze dell'Antichità « Giorgio Pasquali », 2000, 356 pages.

Dans cet ouvrage issu de sa thèse de doctorat, E. MERLI propose une réflexion sur le statut littéraire des *Fastes* en tant qu'œuvre élégiaque : Ovide tente d'y renouveler ce genre particulièrement adapté à chanter la paix et la Rome d'Auguste. La première partie du livre scrute les codes de l'écriture étiologique dans les épisodes du livre III consacrés à Mars, tandis que la seconde s'attache aux séquences 'épiques' des *Fastes*, analysant leur fonction et leur degré d'intégration dans le poème. La visée de l'étude est de mieux définir l'élégie étiologique, entre élégie érotique et poésie épique.

L'auteur invite en introduction à une relecture de l'essai de R. HEINZE paru en 1919, *Ovids elegische Erzählung*, certes devenu un classique, mais souffrant d'une lecture partielle et souvent taxé de schématisme. La dichotomie proposée entre *deinon* et *eleeinon* ne doit pas, selon elle, être considérée comme une distinction rigide, invitant à opposer en tous points les *Métamorphoses* aux *Fastes*. R. HEINZE a aussi eu l'intuition de la présence, dans le poème sur le calendrier, de thèmes épiques par excellence, traités dans l'écriture qui leur est propre : un parcours alternatif vient donc enrichir la thèse selon laquelle le style élégiaque des *Fastes* serait fondamentalement distinct du style épique des *Métamorphoses*. Accaparé par les relations entre élégie et épopée, R. HEINZE n'a pas songé à comparer, d'autre part, les *Fastes* à l'élégie érotique. E. MERLI souhaite donc montrer les différences thématiques et stylistiques entre l'élégie sentimentale et l'élégie 'de tendance sérieuse' illustrée par les *Fastes*.

La première partie, « *Deus utilis armis* : aspects et débâcles du personnage de Mars » (p. 27-140), souligne que la présence du dieu de la guerre est plus importante dans les *Fastes* que d'ordinaire chez Ovide. Or, seule une lecture superficielle pourrait s'étonner de cette visibilité de Mars dans un poème chantant la paix d'Auguste, car il met en scène le caractère archaïque du dieu, lié au style de l'épopée traditionnelle et représentant un système de valeurs certes nobles, mais dépassées.

Le livre III raconte les amours de Mars avec Ilia (III, 11-40) et Minerve (III, 675-696), mais E. MERLI refuse de limiter le portrait du dieu à ce rôle d'amant élégiaque. Elle souligne que les deux récits appartiennent aussi à la tradition historiographique et antiquaire, et propose de lire dans les *Fastes* un pari : traduire dans une écriture moderne un célèbre épisode des *Annales* d'Ennius, jugé intrinsèquement lié à un style vieilli — sans toutefois que cette prise de distance avec le texte fondateur soit source de dérision. Les armes de Mars ne sont pas d'une grande efficacité dans le domaine amoureux, mais c'est sur un autre terrain qu'Ovide montre, selon l'auteur, la déroute complète du dieu de la guerre.

C'est sa faillite en tant qu'informateur qui caractériserait le mieux Mars au livre III (v. 167-258). Présenté comme un guerrier tout d'une pièce tentant en vain de trouver sa place et sa crédibilité à l'intérieur du poème étiologique, tel un double inversé de Janus au livre I, Mars se lancerait sans précaution dans le rôle, nouveau pour lui, d'informateur étiologique, et dès le préambule, tout gonflé de prétention militaire, seraient semés les germes de son échec. Le contraste entre l'étalage de formules didactiques et l'incapacité à dominer les contenus révélerait son manque de sens critique, et manifesterait sa propre incompétence non seulement face aux autres divinités, mais même face au narrateur, capable, lui, de faire son choix dans le matériel des antiquaires.

Ce point de l'analyse suscite bien des réserves. En effet, la technique de l'étiologie n'impose nullement que l'on distingue, *in fine*, une explication parmi les autres. L'auteur souligne à juste titre que ni Janus ni Flora ne sont discrédités par leur refus de choisir parmi les causes qu'ils avancent. Pourquoi, dès lors, en faire grief à Mars? Elle paraît lui reprocher une indécision qui constitue, en fait, le ressort même de l'explication étiologique, donc un principe fondamental de l'écriture des *Fastes*. Par ailleurs, malgré tout l'intérêt de cette analyse approfondie du livre III, il semble impossible de définir le statut du dieu sans faire plus de place à Mars Ultor. E. MERLI l'évoque brièvement, p. 32-34, 77, 117 n. 66, qualifiant de 'panégyrique' l'épisode du livre V qui raconte la visite par le dieu de son propre temple. C'est aller un peu vite dans l'analyse d'une séquence dont la mise en scène est fort problématique : le texte souligne qu'il présente la vision de Mars, et invite donc à s'interroger sur ce regard, sa légitimité et les enjeux qu'il incarne, en les confrontant, par exemple, aux desseins de l'empereur. La comparaison avec le livre V aurait ainsi permis de nuancer le portrait de Mars, voire de remettre en question son statut d'« informateur inutile ».

La deuxième partie, intitulée « *Arma* en action : présences épiques dans les *Fastes* » (p. 141-308), s'attache aux scènes d'épopée, que R. HEINZE qualifiait de 'corps étrangers'. E. MERLI rappelle que le parcours de l'élégie romaine est moins linéaire qu'un simple passage d'*amor* à *Roma*. Comme le note M. LABATE, les *Fastes* ne sont pas tant le résultat d'une inversion de tendance que l'autre face, publique et civile, du même programme poétique ambitieux. E. MERLI souligne aussi que les formes de 'refus', multiples et nuancées, auxquelles sont confrontés les textes canoniques ne peuvent se réduire à la catégorie de la parodie.

L'*aition* de Jupiter Pistor (VI, 349-394) montre que l'innovation d'Ovide consiste non en une nouvelle histoire, mais en une nouvelle écriture, exprimant le contraste entre une forme épique et un contenu irrévérencieux, comme entre les mots *hoste repulso*, supposant une bataille, et le lancer de pains sur l'ennemi. Ovide s'insère dans la marge d'incertitude de l'historiographie, désamorçant par un stratagème une situation appelant une solution militaire.

Dans le récit des Fabius (II, 193-242), trois comparaisons héroïques et la

conclusion à la manière d'Ennius sont mises en relief comme marques de fabrication épique. Or les Fabius sont victimes de leur *simplicitas*, tandis que le Cunctator est un héros moderne, dont la stratégie victorieuse s'oppose à l'élan suicidaire de ses infortunés ancêtres. Loin de se fondre, les deux écritures, épique et élégiaque, se côtoient donc pour dialoguer, et la première révèle son manque d'actualité, dû à son mode de composition à partir de segments rigides. En vidant de son sens l'héroïsme des Fabius, Ovide nie l'efficacité et l'actualité de l'épopée traditionnelle, selon E. MERLI. Soulignons qu'il choisit l'hexamètre dactylique pour écrire les *Métamorphoses*, soumettant le genre épique à un renouvellement aussi profond que le genre élégiaque dans les *Fastes* – mais ce n'est pas ici le propos du livre.

En réécrivant le combat d'Hercule et Cacus (I, 543-586), Ovide prend ses distances non seulement avec l'orientation bucolique de Properce (IV, 9), mais aussi avec l'épopée guerrière de Virgile : il serait en quête d'une 'écriture surveillée', qui récupère des fragments rigidifiés de l'épopée traditionnelle en maintenant leurs effets 'sous tutelle'. Admirateur de l'*Énéide*, il contesterait son statut de source pour la recherche antiquaire, et modifierait ses propositions étiologiques sur le Latium primitif. E. MERLI conclut que si la présence de l'épopée dans le poème étiologique semble problématique, voire 'dissonante', elle y est, en même temps, indispensable, car les *Fastes* parcourent non seulement les grands événements historiques du calendrier, mais aussi les points forts d'une tradition littéraire devenue classique, dont les éléments sont réutilisés dans l'écriture souple et ouverte de l'élégie 'de tendance sérieuse'.

Cette conclusion a le mérite de renouveler la notion de *Kreuzung der Gattungen*, en montrant que les genres littéraires ne fusionnent pas, mais se côtoient sans se dévoyer, pour mieux se confronter l'un à l'autre. On regrette toutefois que l'élégie *ernster Tendenz* ne soit pas définie de façon plus détaillée. Malgré l'absence de conclusion générale, et les réserves exprimées sur le rôle d'informateur de Mars, le livre d'E. MERLI propose une lecture très fine de nombreux épisodes des *Fastes*, renouvelant profondément certaines analyses classiques, que leur notoriété avait parfois figées, avec un sens aigu de la nuance et du détail. Cet ouvrage constitue une approche neuve et stimulante du poème, et une contribution importante au débat sur le statut des genres littéraires dans la poésie augustéenne.

Maud PFAFF-REYDELLET.

Mariella BONVICINI, *Le forme del pianto — Catullo nei* Tristia *di Ovidio* (Edizioni e saggi universitari di Filologia classica, 57) : Bologna, Pátron, 2000, 194 pages, Index des passages cités, Index des auteurs, des mots et des notions principales.

Ovide ne cite que trois fois la poésie de Catulle (*Amores*, 3, 9, 62; 3, 15, 7; *Tristia*, II, 427-430 où Catulle apparaît comme modèle de la poésie d'amour). Cependant, M. BONVICINI entreprend avec succès l'analyse du Livre de Catulle en tant qu'hypotexte des *Tristia* ; cette étude avait déjà pris forme dans le commentaire des poèmes d'exil fait en 1991 (*Tristia*, Introd. di D. GIORDANO, trad. di R. MAZZANTI, note di M. BONVICINI, Milano, 1991). Elle s'inspire, en partie, de G. GENETTE, *Palimpsestes*, Paris, 1982; l'une des difficultés de ce sujet consiste en la séparation, parfois délicate, des « *topoi* » et des allusions directement inspirées de Catulle. M. BONVICINI commence donc par démontrer que, dans sa situation d'exilé, Ovide retrouve pour l'imiter la double thématique, propre au poète

élégiaque de Vérone, fondée sur le respect et la trahison de la *fides*; d'où les invectives pathétiques d'Ovide contre ceux qui ont rompu avec lui en violant les devoirs de l'*amicitia* (Ovide, I, 8, 9-16 / Catulle, 30, 1-5) : l'analyse détaillée des deux textes, dans leur ensemble, met en évidence ces parallélismes d'écriture. Même méthode pour la comparaison entre Ovide, IV, 9 et Catulle, 68. À propos de l'amitié, motif inverse du précédent, l'auteur rapproche les deux poètes, dès lors qu'ils sont attachés à la *pietas*; les élégies I, 5, 7 et 9 illustrent cette constante de l'éthique individuelle, même si Ovide se distingue de Catulle par son souci de la réflexion générale sur l'amitié et ses manifestations, qui amplifie la relation à tel ou tel ami précis. La notion de *foedus amicitiae* se trouve en III, 6, 1 et dans le c. 109, 6; l'intensité de ce motif commun tient au fait que, chacune à sa manière, Vérone pour Catulle, Tomes pour Ovide éloignent de Rome, centre de l'activité poétique (Catulle, 68, 33-35 / Ovide, III, 14, 37-38). Nous ne pouvons ici entrer dans les détails d'une argumentation fournie.

M. BONVICINI étend ensuite son analyse à divers thèmes; l'épouse d'Ovide exilé doit endurer l'épreuve de la malveillance (V, 11, 7-8) comme Catulle lui-même dut s'exhorter à la maîtrise de soi afin de supporter les tumultes de sa passion pour Lesbie (c. 8, 11); la mort en terre étrangère (Tomes pour Ovide, Troie pour le frère de Catulle dans le c. 68, 99-100) est représentée comme une composante essentielle par l'effroi qu'elle suscite; le printemps est la saison privilégiée par les deux poètes (c. 46 dans l'œuvre de Catulle); enfin, l'attention portée au livre-objet qui doit être élégant, dont l'aspect extérieur raffiné, annonce la perfection du contenu, préoccupe Catulle (c. 1) et Ovide (I, 1) de la même manière que le rapport aux lecteurs (Ovide, III, 1 / Catulle, 14a) et la distinction entre la vie de l'individu et l'œuvre du poète (Ovide, II, 353-358 / Catulle, 16, 5-6).

L'auteur, pour conclure, insiste sur la polyphonie de la poésie catullienne qui permet à Ovide d'écrire une nouvelle poésie élégiaque, celle des plaintes de l'exilé. Deux Appendices prolongent cette étude. Le premier a pour objet le *phaselus* de Catulle (c. 4) dont le motif est repris par Properce (III, 21), Ovide (*Tristia*, I, 10) et Martial (VII, 19). Le second traite de la fortune littéraire des *Tristia* dans le roman contemporain et nous propose des références majeures : *Dieu est né en exil. Journal d'Ovide à Tomes*, Paris, 1960, de Vintilia HORIA; *L'enfant du pays barbare*, Paris, 1983, traduction française de *An Imaginary Life*, de David MALOUF, publié à Sydney en 1978; *Le dernier des mondes*, Paris, 1989, traduction française de *Die letzte Welt*, de Christoph RANSMAYR, publié à Nördlingen en 1988; *Sogno di Publio Ovidio Nasone, poeta e cortigiano*, d'A. TABUCCHI, Palermo, 1992; *Sulle rive del Mar Nero*, de L. DESIATO, Milano, 1992; *Diario di Ovidio*, de Marin MINCU, Milano, 1997. Dans son ensemble, l'ouvrage de M. BONVICINI a donc le mérite de nous rappeler que l'intertextualité marque les relations du style élégiaque avec d'autres styles, mais aussi celle de l'élégie latine avec sa propre tradition.

E. DELBEY.

Seneca in performance edited by George W. M. HARRISON : Duckworth with the Classical Press of Wales, Londres, 2000, XI-260 pages.

Ce volume, dont l'habillage matériel procure au lecteur un plaisir de choix, est le fruit d'une expérience, qui renouvelle, en allant plus loin dans le même sens, celle menée il y a quelque vingt ans par nos collègues italiens sous les auspices de la revue *Dionisio*. Le lendemain du jour où ils ont assisté à une représentation des

Troyennes dans la traduction de F. AHL, plusieurs spécialistes des tragédies sénéquiennes, ainsi que des gens de théâtre, metteurs en scène et acteurs de cette pièce, ont présenté dans une suite d'exposés leurs points de vue sur le problème de la représentation des tragédies, débattu depuis le début du XIX[e] siècle. Ces exposés constituent, pour la plus grande partie, la matière de l'ouvrage; s'y joignent une contribution de J. G. FITCH, d'abord produite dans un autre cadre, et celle de G. W. M. HARRISON, maître d'œuvre. On ne trouvera certes pas une solution définitive de la question soulevée : certains persistent à penser que les pièces, largement tributaires de la déclamation, ont été composées pour des *recitationes*, même si la majorité des collaborateurs penche en faveur de représentations. Mais il y a des divergences sur la taille des théâtres qui les auraient accueillies et sur la manière dont les mises en scène auraient été conduites. Comme le suggère J. G. FITCH, bien des cas de figure sont possibles : certaines scènes des tragédies semblent appeler, de manière contraignante, la représentation, au point de ne pouvoir prendre tout leur effet, voire toute leur clarté, que grâce à elle, alors que d'autres, par leur qualité poétique, la somptuosité de leurs images, acquerraient tout leur relief dans la seule lecture; des scènes ont fort bien pu être sélectionnées et extraites des pièces pour être portées à la scène; et puis la différence entre lecture publique et représentation théâtrale était sans doute beaucoup moins forte qu'on a pu le croire, car le *recitator* avait la faculté de mettre en œuvre toutes les ressources de l'*actio* et des acolytes pouvaient donner au public des indications scéniques, voire assurer diverses formes de réplique. On le voit, un des intérêts majeur de ce livre est d'élargir le champ des possibles, de mettre en garde contre toute exclusive. Un point est, en tout cas, confirmé avec éclat : *Les Troyennes*, représentées en traduction ou, selon le témoignage d'une participante, en version originale, obtiennent auprès du public le plus chaleureux succès. Et puisque les modernes savent trouver le moyen de résoudre les difficultés de mises en scène, il n'y a pas lieu de soupçonner les Romains d'incapacité à cet égard, même si les ressources dont ils disposaient étaient évidemment bien moindres. Comme on peut s'y attendre, sous chacune des trois rubriques retenues (Sénèque sur la scène dans l'Antiquité; Influences de la société romaine contemporaine sur Sénèque; Traduction et mise en scène modernes), des contributions portent directement sur *Les Troyennes* : E. FANTHAM, *Production of Seneca's Trojan Women, ancient? and modern*, revient partiellement sur sa conviction (édition de 1982), partagée avec O. ZWIERLEIN (*Die Rezitationsdramen Senecas*, 1966), et admet la possibilité de représentations dans l'Antiquité; elle persiste néanmoins à mettre l'accent sur les difficultés de mises en scène, dues à la diversité des emplacements où se déroule l'action; C. W. MARSHALL, dans une sorte de réplique à ces vues, propose des solutions *Location! Location! Location! Choral absence and the theatrical space in the* Troades; J. A. SHELTON, *The spectacle of death in Seneca's* Troades, exalte l'enseignement donné par les deux enfants sur la manière de mourir : c'est de la philosophie morale en action; G. RABY, *Seneca's Trojan women : Identity and survival in the aftermath of war,* propose un parallèle extrêmement suggestif entre l'œuvre sénéquienne et une pièce de G. STEFANOVSKI, *Sara in the Horrorland* (1995), inspirée par les bombardements de Sarajevo, où une jeune fille incarne avec le même pathétique que la vieille Hécube les souffrances de sa cité; K. VOLK, *Putting Andromacha on stage*; *A performer's perspective,* commente son interprétation du rôle d'Andromaque dans un spectacle donné en Latin sous la direction de W. STROH à Munich en 1993.

H. M. ROISMAN, *A new look at Seneca's* Phaedra, dans une optique rappelant en partie celle de P. GRIMAL (édition Érasme), voit dans la Phèdre sénéquienne une femme luttant avec une sincérité désespérée contre une passion qui a raison d'elle et dans Hippolyte un personnage complexe, contradictoire, en proie au mal être, non exempt de violence et d'appétits dominateurs; F. AHL, *Seneca and Chaucer: Translating both poetry and sense*, s'attache aux aspérités et aux pièges de la traduction, envisagés à travers des essais tentés dans les divers âges; E. R. VARNER, *Grotesque vision: Seneca's tragedies and Neronian art*, étudie, après d'autres et notamment J. M. CROISILLE, les thèmes mythologiques des tragédies sénéquiennes présents dans la peinture du IV^e^ style. Tandis que B. S. HOOK, *Nothing with passeth show: Character and Color in Seneca Tragedy*, et S. M. GOLDBERG, *Going for Baroque: Seneca and the English*, trouvent dans une couleur poétique, cultivée en vue des lectures publiques, la qualité maîtresse des tragédies de Sénèque et précisent la nature et les limites de son influence sur le XVI^e^ siècle anglais, G. W. M. HARRISON, Semper ego auditor tantum? *Performance and physical setting of Seneca's plays*, en accord global avec J. G. FITCH, *Playing Seneca?* croit à des représentations dès le temps de Sénèque et en expose sa conception (cadre restreint de l'odéon). On doit savoir gré à ce professeur de Xavier University à Cincinnati d'avoir ordonné ce bel ensemble au bénéfice de tous.

F. R. CHAUMARTIN.

Interpretare Lucano. Miscellanea di studi a cura di Paolo ESPOSITO e Luciano NICASTRI: Naples, Università di Salerno, 1999, 504 pages.

Cet important volume, édité par l'université de Salerne, réunit des articles, des notes et des mises au point bibliographiques, l'ensemble visant, conformément au titre, à une réinterprétation de la *Pharsale*.

Les deux premières contributions concernent la bibliographie lucanienne. La première, due à P. ESPOSITO, fait le point sur la bibliographie récente, faisant ainsi le lien avec l'article de W. RUTZ dans *A.N.R.W.* On notera le manque de commentaires pour un grand nombre de livres (IV, VI, IX, X). Quant à E. NARDUCCI, sous le titre sarcastique de *Deconstructing Lucan ovvero le nozze (coi fichi secchi) di Ermete Trismegisto e di Filologia*, il passe en revue, avec un humour parfois féroce, une série d'ouvrages parus récemment dans le monde anglo-saxon, qui se réclament des théories déconstructivistes: ce sont ceux de W. R. JOHNSON, J. HENDERSON, J. MASTERS, S. BARTSCH, ainsi, à un moindre degré, que ceux de M. LEIGH, Ph. HARDIE et D. FEENEY. Même si tout n'est pas négatif dans cette littérature, on ne peut que reconnaître le caractère controuvé de certaines interprétations et fustiger une recherche quasi-hystérique des passages à vocation métalittéraire, comme si toute poésie ne parlait pas d'autre chose que de la poésie.

Vient ensuite, sous le titre *Tra lingua, storia e letteratura*, une série d'articles concernant les composés nominaux (D. GAGLIARDI), l'allégorie de la Patrie au chant I, avec l'étude de l'expression *turrigero uertice* (E. PELUZZI), le thème des ruines, mis en relation avec celui du convoi funèbre (C. SALEMME), la coupe de la forêt sacrée à Marseille, présentée comme l'illustration symbolique d'un double passage de la superstition au scepticisme, puis à une nouvelle sorte d'engagement (M. LEIGH), l'expression *lucus horridus* et ses antécédents poétiques (C. SANTINI), un parallèle entre les chants IV de l'*Énéide* et de la *Pharsale* (S. CASALI), le modèle

herculéen au chant IX, mis en relation avec les *Punica* de Silius Italicus (G. MORETTI).

La rubrique *Note critico-esegetiche* comprend une contribution de R. BADALÌ sur les problèmes de la tradition manuscrite et la récente édition de SHACKLETON BAILEY, une autre d'A. COZZOLINO sur un parallèle entre Luc., *Phars.* IV, 299 sqq. et Virg., *Géorg.* II, mais aussi le *Culex*, une note de F. STOCK sur l'évocation de l'Hellespont en IX, 954, et un long article de F. BRENA sur le chant IX, avec en particulier la « béatification » de Pompée et la question philosophique de l'immortalité de l'âme.

La dernière section est consacrée à la survie de la *Pharsale* avec des contributions importantes concernant les *Punica* de Silius Italicus (M. FUCECHI), la *Thébaïde* de STACE (L. MICOZZI) et l'épopée médiévale (E. D'ANGELO). Le premier présente un parallèle entre les deux discours de Varron et de Paul Émile avant la bataille de Cannes chez Silius et le discours de Cicéron avant la bataille de Pharsale, ainsi que d'autres rapprochements. L'article de L. MICOZZI met en lumière l'influence de Lucain sur Stace d'une façon très profonde : au-delà des correspondances entre personnages, elle analyse très justement l'épisode d'Ilerda comme source de Stace dans sa mise en scène de l'intervention de Jocaste, les différents motifs mythologiques et historiques de la guerre civile dans les deux épopées, la symbolique des lieux maudits, la description des scènes de bataille, etc... E. D'ANGELO, enfin, présente une étude complète et systématique des épopées médiévales et de leur dette envers Lucain. Un article de M. BUONOCORE sur les *mss. vaticani* de la version italienne des *Faits des Romains* clôt le volume.

S'il est vrai que la première et la dernière section sont les plus homogènes et les plus complètes, les deux autres, dans leur diversité même, ne manquent pas non plus d'intérêt.

Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY.

Mario LAULETTA, *L'intreccio degli stili in Tacito. Intertestualità prosa-poesia nella letteratura storiografica* (Università degli studi di Salerno. Quaderni del Dipartimento di Scienze dell'Antichità, 21) : Napoli, 1998, 392 pages.

Sous ce titre, l'auteur traite d'un problème déjà abordé dans plusieurs ouvrages : celui des rapports consubstantiels à Rome entre les textes poétiques, épiques principalement, et les œuvres historiques. Dans une première partie, il rappelle les données essentielles, à savoir que, de par ses origines, l'historiographie romaine est plus proche de la poésie que de la rhétorique. L'histoire a débuté à Rome par les œuvres des annalistes, mais aussi, et plus encore peut-être, par les *Annales* d'Ennius. Les premiers représentants du genre historique, Coelius Antipater, Sempronius Asellio, Claudius Quadrigarius, Cornelius Sisenna ont introduit des poétismes dans leurs œuvres, et il y a des réminiscences enniennes dans la plus ancienne des grandes œuvres historiques romaines, celle de Caton. La poésie apparaît aussi dans l'écriture de Salluste et l'on décèle des tours poétiques dans la narration livienne : Tite-Live a une attitude de poète autant que de narrateur, et il y a dans son style une accumulation d'images qui rappelle celui d'Ennius (p. 75) ; on relève aussi des poétismes dans les quelques fragments qui nous restent d'Asinius Pollion.

La combinaison des deux types de style se manifesterait, selon M. LAULETTA, par la présence dans la prose historique de ce qu'il appelle des « champs syntag-

matiques », c'est-à-dire de groupes verbaux à matrice poétique, et par l'utilisation de séquences rythmiques dactylico-spondaïques. Une évolution s'est produite lors de la période augustéenne par la pratique de la *declamatio* ; la prose littéraire de Velleius Paterculus en est un exemple. Il poursuit l'examen de cette évolution d'une prose où se mêlent genre historique et genre épique jusqu'à Tacite, en passant par les intermédiaires que sont Quinte-Curce, Sénèque, Pline le Jeune, Quintilien ; toutefois, pour ce dernier, le modèle reste Cicéron et, par conséquent, chez lui les poétismes sont limités.

Cette évolution conduit notre auteur à observer que chez Tacite le langage de la poésie et celui de la prose se fondent en un langage unitaire et à analyser en conséquence chez lui ce que les spécialistes appellent l'intertextualité, c'est-à-dire la combinaison totale (*intreccio*) des discours prosaïque et poétique. C'est bien entendu l'aspect principal de son étude. Cette dernière, qui porte sur une pratique stylistique importante dans l'histoire de la littérature latine, n'est pas d'un abord facile. Cela tient, je pense, à la manière complexe et contournée dont l'auteur aborde les problèmes. On peut regretter une complaisance excessive envers un vocabulaire obscur, des expressions alambiquées, des formules à la mode qui n'éclairent guère les choses. Le « lecteur initié » y trouvera peut-être — je le souhaite — intérêt et profit, mais ce ne sera pas le cas, je le crains, du « lecteur ordinaire ». Le texte abonde en considérations abstraites, voire fumeuses, dont l'effet principal me paraît être d'obscurcir les faits les plus simples. Tout cela se confond dans une logorrhée où se croisent les noms de Julia KRISTEVA, G. GENETTE, M. RIFFATERRE et R. BARTHES, mais où celui de Tacite ainsi que son texte sont quasiment oubliés. Or un tel travail ne peut être efficace que s'il s'appuie sur une lecture attentive et une analyse minutieuse et précise du texte latin.

Au total, M. LAULETTA nous fournit une étude fort savante, mais trop abstraite et finalement très décevante, dans laquelle il attire certes l'attention sur un problème dont l'intérêt est incontestable, mais qu'il ne traite guère de façon concrète et démonstrative. Il apparaît que la question a été abordée plus clairement et plus efficacement dans un certain nombre d'ouvrages dont notre auteur nous donne d'ailleurs en fin de volume une excellente revue, dans une bibliographie assez complète, à laquelle il convient aujourd'hui d'ajouter Antoine FOUCHER, *« Historia proxima poetis ». L'influence de la poésie épique sur le style de l'historien latin, de Salluste à Ammien Marcellin* (coll. Latomus, vol. 255), Bruxelles, 2000, 487 pages, ouvrage tout à fait essentiel, mais que M. LAULETTA ne pouvait pas connaître au moment où il a rédigé son propre travail.

J. HELLEGOUARC'H.

Roderich KIRCHNER, *Sentenzen im Werk des Tacitus* (Palingenesia LXXIV) : Stuttgart, Frank Steiner Verlag, 2001, 206 pages.

La *sententia* est un élément important de la rhétorique antique dont l'usage par Tacite a déjà été largement relevé et apprécié. R. KIRCHNER y consacre une étude toute particulière et approfondie. Rappelant la place de la rhétorique chez les historiens de l'Antiquité, il observe que Tacite se trouve sur ce point au terme d'une longue tradition qui, partant de Thucydide, aboutit à lui en passant par Salluste. Au début de l'Empire, la *sententia* évolue vers la « pointe » qui n'a pas d'équivalent dans la littérature grecque ; mais, en même temps, se développe l'usage de nouvelles formes de *sententiae* ; la *sententia* tend à cesser d'être un

simple élément d'ornement rhétorique pour devenir un moyen d'assurer une connaissance sous une forme expressive et éclatante; elle permet de toucher aux questions essentielles et de les approfondir dans des formules générales; de ce fait, observe R. KIRCHNER, l'énoncé chez Tacite tend à prendre une forme de plus en plus gnomique. Il conclut à la nécessité de mettre un peu de clarté et d'ordre dans cet ensemble et il s'appuie pour ce faire sur le développement que Quintilien consacre à la question dans *I.O.* 8, 5 (*De generibus sententiarum*).

Il distingue dans la prose de Tacite les discours et les narrations historiques et constate que, très naturellement, c'est dans les premiers que la *sententia* est la plus fréquente: environ 2/3 *vs* 1/3 = 194/109 (p. 49), et que c'est dans la narration historique que se développe la tendance à une expression « sentencieuse ». La *sententia*, qui jusqu'alors était par nature *uniuersalis* (*I.O.* 8, 5, 3), s'applique de plus en plus à un objet déterminé avec la volonté de rendre l'énoncé plus efficace en lui faisant remplir un rôle précis. Ce qui résulte de tout cela, c'est la variété de plus en plus grande et envahissante des *sententiae*, d'où le désir, pour s'y retrouver, d'y opérer des classements. L'auteur les différencie selon qu'il s'agit d'éléments syntaxiques autonomes, de propositions subordonnées, d'ablatifs absolus, etc.; dans les discours, il distingue entre *oratio recta* et *oratio obliqua*; un classement est également fait (p. 84 sq.) selon ce qu'expriment les *sententiae* et selon la personne de leur énonciateur. Tel est l'objet essentiel du livre de R. KIRCHNER, mais ces différents classements constituent une tâche bien ardue, car il apparaît que la détermination même de la *sententia* n'est pas chose aisée, ce qui rend les efforts d'établissement de ces catégories quelque peu aléatoires.

Bref, nous avons affaire dans cet ouvrage à un développement riche, trop riche peut-être, dans lequel le lecteur a quelque peine à se retrouver. Je ne crois pas que le classement auquel se livre l'auteur soit finalement très opérant. R. KIRCHNER procède en fait à une explication détaillée de toutes les *sententiae* qu'il a cru pouvoir déterminer, et cette étude aboutit à un commentaire général de la partie concernée du texte de Tacite. Mais un index très complet de tous les passages de l'œuvre de l'historien auxquels est attribuée une *sententia* aura finalement le mérite de permettre au lecteur de se faire une idée très complète de la pensée de Tacite dans l'ensemble de son œuvre.

J. HELLEGOUARC'H.

Apuleio. Storia del testo e interpretazioni, a cura di Giuseppina MAGNALDI e Gian Franco GIANOTTI: Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2000, 333 pages.

Cet ouvrage appartient à la catégorie des livres androgynes dont on ne saurait dire la nature exacte: il ne s'agit ni d'un recueil d'articles déjà publiés ni de contributions inédites, mais un peu l'un et l'autre. Sur les dix articles, cinq sont la reprise de textes déjà parus (V, VI, VIII, IX, X), deux sont des versions remaniées (III et VII), deux seulement n'ont jamais été publiés (I et II). Quant au dixième (IV), il est né d'une communication au Colloque *Ad Usum Delphini* organisé à Grenoble en 1997, dont les actes ne sont pas encore parus; peut-être les auteurs eussent-ils pu attendre cette parution avant de publier leur texte, et de toute façon une étude des volumes consacrés à Apulée dans la collection *Ad Usum Delphini* se justifie assez mal sans comparaison avec le reste de la collection.

Il n'y a guère de cohérence non plus dans les articles: l'un, de trois pages (V), examine s'il faut écrire *udus* ou *sudus* dans tel passage des *Métamorphoses*; l'autre,

de quarante-deux pages (VII), est une introduction générale à Apulée et à son œuvre.

Il apparaît en fait que l'unité de cet habit d'Arlequin repose sur l'affiliation des auteurs, tous plus ou moins rattachés à un groupe de recherches turinois.

Ceci n'empêche pas l'ouvrage, au demeurant, d'être fort intéressant et d'offrir, en même temps qu'une excellente introduction à Apulée (VII), de très riches points du vue ponctuels, par exemple sur la description des paysages (IX).

L'ensemble se conclut par une vaste bibliographie (p. 297-332), où l'on relève tout de même quelques absences surprenantes : le nom de Serge LANCEL n'y apparaît pas, alors qu'il a consacré une étude essentielle à la *curiositas* dans les *Métamorphoses* (*Revue de l'histoire des religions*, CLX, 1961, p. 25-46) ; le livre de E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa*, n'est pas cité non plus, alors qu'y est montré dans des pages excellentes comment le style d'Apulée a été à la source de la notion, aujourd'hui abandonnée, de *tumor Africus*. Par ailleurs on voit mal pourquoi, dans la bibliographie comme dans le reste du volume, le nom de François JOUAN est partout métamorphosé en Jouann.

Bref, avec ces quelques réserves, un livre un peu discutable dans son procédé mais riche dans son fond.

Étienne WOLFF.

Claudio MARANGONI, *Il mosaico della memoria. Studi sui* Florida *e sulle* Metamorfosi *di Apuleio* : Padova, Imprimitur, 2000, 113 pages.

L'auteur explique dans son introduction qu'il a voulu combler une lacune. Selon lui, on ne disposait pas jusqu'à présent pour les *Florides* d'étude qui, dépassant le niveau du relevé avec commentaire des citations explicites ou transparentes faites par Apulée dans cette œuvre, s'intéressât à la réélaboration, à l'« apuléanisation » (*sic*, en italien) d'un matériau littéraire antérieur. L'ouvrage se compose de trois chapitres : le premier, le plus long, est consacré surtout à l'innutrition virgilienne ; les deux autres, touchant une citation altérée d'Accius et un jeu étymologique sur le nom de Mercure (dans les *Métamorphoses* cette fois), sont la reprise d'articles déjà publiés. Une copieuse bibliographie un peu fourre-tout conclut l'ensemble.

Il s'agit donc d'une analyse de passages précis où l'auteur tente de montrer comment une bonne appréhension du phénomène d'intertextualité enrichit le sens du texte d'Apulée. C'est savant, subtil mais, disons-le, assez mince dans les résultats et pas toujours totalement convaincant. En outre, il manque une partie synthétique qui, sortant du détail, résumerait le propos et en soulignerait la portée. Tel quel, ce travail contribuera néanmoins à une réévaluation des *Florides*, œuvre souvent négligée.

Étienne WOLFF.

Gabriele THOME, *Zentrale Wertvorstellungen der Römer, Texte, Bilder, Interpretationen* (Auxilia) : Bamberg, 2000, tome I, 151 pages, tome II, 152 pages.

On connaît, pour l'analyse des « valeurs » romaines, les *Römische Wertbegriffe* de H. OPPERMANN (1967) ou les *Politische Wertbegriffe in Rom* de V. PÖSCHL (1980).

G. THOME, qui juge que la vision d'ensemble de V. PÖSCHL est trop idéaliste, reprend la question. Le mot *Wertbegriff*, « concept de valeur », lui paraît contestable d'une part parce qu'il est marqué par son emploi dans le passé, d'autre part parce que l'essence des concepts désignés n'est, considère-t-il, perçue de la sorte qu'en partie : les notions en question ne sont, dit-il, pas statiques, mais leur caractéristique centrale est de contenir tous un facteur actif affirmé ; ainsi l'idée de *virtus* ou de *pietas* se rapporte avant tout à un acte précis et à un comportement concret. Aussi G. THOME adopte-t-il le terme de *Wertvorstellungen*, « représentations de valeurs », plus précisément de *zentrale Wertvorstellungen*.

Son enquête s'étend sur deux tomes. Dans le premier, l'auteur procède selon un plan original : une première partie est consacrée successivement à un utile historique de la recherche dans le domaine, suivi de deux appendices, l'un présentant une liste de 40 titres principaux (l'ouvrage ne comporte pas de bibliographie générale), l'autre une analyse, à titre d'exemple, de la notion d'*humanitas*. Puis, l'auteur établit, après avoir fixé comme stades notables de l'évolution historique la fin de l'époque républicaine et le tournant du christianisme, les caractéristiques dominantes des notions étudiées : facteur actif, nous l'avons vu, mais aussi facteur réciproque (ainsi *fides* ou *pietas* sont d'une part une obligation d'avoir tel comportement, d'autre part l'attente de tel comportement de la part d'autrui) ; il estime qu'on ne peut vraiment parler de « vertus » qu'à partir de l'époque cicéronienne, quand les confrontations avec la terminologie et la philosophie grecques apportent un fondement théorique. Enfin, G. THOME étudie les notions de *conscius/conscientia* (du fait de « savoir avec » à la « conscience »), puis celle de *paenitet/paenitentia* (de la « non-satisfaction » au « repentir ») et finalement celle de *peccare/peccatum* (de « l'écart de conduite » au « péché »).

Dans une deuxième partie, l'auteur dresse un éventail des « représentations centrales des valeurs » romaines. Il procède ainsi à un examen rapide de notions attendues telles que *virtus, fortitudo, auctoritas, dignitas, pudor, aequitas* ou *clementia*, mais aussi de notions moins attendues telles que *ordo, gloria, bona fama, modus, consilium, labor, ratio* ou *gratia*.

Le deuxième tome est consacré à l'approfondissement des notions les plus importantes : *religio* (du « scrupule » à la « religion ») après une introduction générale sur la religion romaine, *pietas* (de « l'accomplissement du devoir » à la « piété »), *fides* (de « l'obligation qui lie » à la « croyance »), *pax* (du « contrat » à « l'état de paix ») et *dignitas* (du « rang » à la « dignité humaine »). Nous sommes en désaccord avec l'auteur sur sa présentation générale de la notion de *fides* et la reconstitution étymologique qu'il propose : l'idée d'un *immanent Apellcharakter* de *fides* et celle d'une étymologie « lier » pour la racine *bheidh- se heurtent à de graves difficultés tant en latin qu'en grec. Cependant, l'auteur fait une analyse et une utilisation judicieuses d'Aulu-Gelle XX, 1, 39.

D'une manière générale, on constate que cette enquête embrasse une vaste matière. Celle-ci est certainement trop vaste, ce qui amène l'auteur à ne citer et étudier de près que peu de textes pour illustrer les différentes notions, et à émettre des jugements trop affirmatifs (ainsi la Vénus italique qualifiée sans autre discussion, t. I, p. 129, de divinité du « printemps » ou « de l'origine »). L'ouvrage n'en est pas moins utile, car l'auteur a beaucoup lu, a traité un grand nombre de données et y a apporté une vision personnelle.

G. FREYBURGER.

Karin SION-JENKIS, *Von der Republik zum Prinzipat, Ursachen für den Verfassungswechsel in Rom im historischen Denken der Antike* (Palingenesia LXIX) : Stuttgart, F. Steiner, 2000, 250 pages.

Le titre de cet ouvrage est trop ambitieux puisqu'il ne s'agirait pas moins que, à propos de la vaste question du passage de la République à l'Empire, d'une enquête sur les causes du changement de « constitution » à Rome dans la pensée historique de l'Antiquité. Fort heureusement, l'introduction limite le champ de l'investigation — mais il est regrettable que le titre ne le signale pas — aux auteurs d'époque impériale, plus précisément aux auteurs de textes à caractère historique depuis l'époque augustéenne jusqu'au IVe siècle, parfois au Ve, à l'occasion complétés par les témoignages d'autres auteurs.

Dans un premier chapitre, K. SION-JENKIS examine la terminologie grecque et latine des concepts de « République » et d'« Empire » (sens exact de μοναρχία, δημοκρατία, *regnum*, *res publica*, etc...) et la période considérée comme celle du début de l'Empire (en général, le gouvernement de César ou d'Auguste).

Dans un deuxième chapitre, elle examine les rapports sociaux, dont on jugeait qu'ils s'étaient dégradés à la fin de la République et qu'ils avaient abouti à l'Empire : conflit ouvert entre l'aristocratie et le peuple, comportement des milieux dirigeants du sénat considérés comme dépourvus de moralité et incapables de gouverner, influence pernicieuse des masses populaires sur la vie politique de la République (la plèbe passant pour pervertie, vénale et très influençable) ; politique « populaire » des tribuns de la plèbe et introduction des chevaliers dans les jurys des tribunaux ; extension excessive de l'Empire, source pour les citoyens d'ambition effrénée et d'immoralité. L'auteur en conclut que, alors que les écrivains de la fin de l'époque républicaine voyaient dans la décadence morale elle-même la source principale de la dégradation de la République, les écrivains d'époque impériale l'expliquent avant tout par des défauts inhérents au système, souvent jugés tels d'après des paradigmes grecs.

Dans un troisième chapitre, l'auteur étudie la façon dont les écrivains de l'Empire apprécient la monarchie impériale : comme l'expression d'un ordre naturel de la vie sociale, comme un système capable de résoudre les problèmes qui se présentaient ou comme un régime issu de la personnalité hors du commun d'Octave-Auguste.

Un quatrième chapitre est consacré à l'examen, dans le processus de transformation de la République en Empire, d'une part de l'action des forces surnaturelles (notamment par rapport au *fatum*, à la *Fortuna* ou à la Τύχη), action en fin de compte jugée relativement faible, d'autre part des lois de l'histoire, la transformation des choses étant inscrite dans l'évolution normale du monde et pouvant être liée pour certains écrivains à l'action des dieux.

Des tableaux présentent les points de vue des différents écrivains antiques et un *index locorum* se trouve à la fin du livre. On aurait aimé qu'il y eût en outre un index général, qui aurait été particulièrement utile étant donné le sujet traité. Il n'en reste pas moins que cette enquête présente un intérêt certain, car elle s'appuie à la fois sur des renvois à des textes précis et sur de nombreuses analyses de spécialistes modernes.

G. FREYBURGER.

William FITZGERALD, *Slavery and the Roman literary imagination* : Cambridge, Cambridge University Press, 129 pages.

William FITZGERALD a choisi d'aborder la question, très étudiée depuis plusieurs décennies par la critique anglo-saxonne, de l'esclavage dans l'Antiquité d'un point de vue résolument littéraire. Il a cherché, par l'étude des textes, à définir les connotations et les prolongements métaphoriques que les Romains attachaient aux notions de *seruus* et de *seruitus* et a conduit son étude autour de cinq sujets de réflexion, qui correspondent aux cinq chapitres de son ouvrage : l'esclave comme *alter ego* de son maître, comme lieu de la licence de l'un et de la retenue de l'autre, comme intermédiaire entre les hommes libres, et, d'une manière plus générale, l'esclavage comme métaphore commune pour désigner d'autres types de rapports humains fondés sur la domination, et comme thème littéraire traditionnellement lié au genre de la métamorphose.

L'auteur est conscient des limites que lui impose son matériel de recherche, partial faute d'esclaves écrivains, partiel puisque, évoquant essentiellement le cas des esclaves domestiques, il ignore la plus grande partie de la population servile, et surtout sans perspective chronologique. Son objectif premier n'est donc pas de faire œuvre d'historien, bien que les impératifs de la collection à laquelle appartient le volume et qui se veut ouverte à d'autres domaines des humanités l'aient conduit à quelques comparaisons avec l'esclavage en Amérique et les centres d'intérêt choisis à des considérations attendues sur la place qu'occupaient les esclaves dans la famille et la société romaines (cf. notamment p. 78-80 ou encore p. 87-92).

Les acquis du livre demeurent essentiellement littéraires et on en retient les analyses particulièrement riches et précises que William FITZGERALD propose d'un ensemble de textes classiques, liés entre eux par le fil de lecture assez lâche constitué par le thème de chaque chapitre et susceptible de réunir des sujets d'étude extrêmement divers (le chapitre II (« punishment : license, (self-)control and fantasy », p. 32-50) examine ainsi à la fois le *topos* comique de l'esclave battu et les situations, classiques dans la littérature antique, d'inversion des rapports entre maître et esclave impliquée par l'amour ou les séances de rasage). On lit avec intérêt (p. 18-24) le commentaire linéaire de la Satire II, 7 d'Horace, où l'esclave Davus est décrit comme la conscience de son maître, des *Amours* I, 11-12 et II, 7-8 d'Ovide (p. 59-68), qui explore le rôle de l'esclave comme intermédiaire et éventuellement comme substitut de son maître ou de sa maîtresse (notamment, entrelacement dans la poésie érotique des thèmes du *seruitium amoris* et de l'*amor seruae*), ou encore (p. 81-86) la longue présentation de la *Casina* de Plaute, où la figure de l'esclave joue un rôle à la fois métonymique et métaphorique et apparaît emblématique des relations entre les différents membres de la *domus*. Le dernier chapitre, consacré à l'analyse des limites entre esclavage et liberté, retient particulièrement l'attention : loin de ne s'intéresser qu'aux figures d'affranchis dans la littérature latine, il privilégie plutôt le passage de la condition d'homme libre à celle d'esclave et montre à l'aide d'une belle analyse des *Métamorphoses* d'Apulée combien cette situation, classique dans le roman antique, est étroitement liée dans les lettres anciennes au genre de la métamorphose.

Avec ce nouveau livre, William FITZGERALD nous offre donc une relecture de quelques textes célèbres qui ne manquera pas de susciter ou de réveiller l'intérêt des étudiants pour la littérature latine.

Agnès MOLINIER-ARBO.

Aurora LÓPEZ, *Modelando con palabras. La elaboración de las imágenes ejemplares de Catón y Cornelia* : Madrid, Ediciones Clásicas, 2000, 210 pages.

A. LÓPEZ s'est proposé dans ce livre d'établir un parallèle (quelquefois déjà suggéré par les sources antiques : cf. par exemple Pline l'Ancien, *N.H.*, XXXIV, 31) entre deux figures légendaires, l'une masculine et l'autre féminine, de l'histoire romaine, Caton l'Ancien et Cornélie, pour comprendre comment, par le seul pouvoir de la parole, des êtres de chair et de sang pouvaient devenir des mythes. La fortune de ces deux personnages est en effet remarquable : le Censeur, tout à la fois orateur, homme politique, moraliste rigoureux, soldat et paysan, incarna dans l'imaginaire romain jusqu'à la fin de l'Empire le citoyen idéal (n'oublions pas que Marc-Aurèle le comptait parmi ses modèles) ; Cornélie, fille, épouse et mère irréprochable, était citée en exemple à toutes les *matronae*. On conserva même leurs effigies au cœur de la cité : l'*imago* du premier fut en effet placée dans la Curie où on allait la chercher pour la faire figurer dans les funérailles publiques, tandis qu'une statue en bronze de la seconde se dressa là où furent plus tard construits le portique et la bibliothèque d'Octavie.

A. LÓPEZ s'est moins attachée à faire ressortir les raisons politiques et idéologiques de l'idéalisation du Censeur et de la mère des Gracques qu'à analyser les procédés de déformation qui ont permis de réduire deux figures historiques à des parangons de vertus romaines. Plus que l'art figuré, la parole et l'écrit furent les agents de cette métamorphose : Caton, par ses discours et ses livres (on pense notamment à ses *Origines*, à son *De Agricultura* ou encore à ses *Epistulae* et à ses *Praecepta ad filium*, aujourd'hui presque entièrement perdus) et Cornélie (une *Correspondance* qui lui était attribuée circulait dans l'Antiquité ; nous en possédons deux fragments, exploités par A. LÓPEZ pour tenter de déterminer la véritable personnalité de l'épistolière ; leur authenticité, en dépit des arguments amassés par la philologue espagnole, demeure cependant encore assez douteuse) commencèrent eux-mêmes à ébaucher de leur vivant l'image qu'on allait conserver d'eux ; celle-ci fut ensuite définitivement fixée à la fin de la République et durant la première moitié de l'Empire, et reproduite jusqu'à nous sans grand changement. Pour mettre en évidence cette évolution, A. LÓPEZ se donne la tâche délicate de dégager des sources littéraires, dont elle dénonce par ailleurs la subjectivité, une vision objective de ses deux personnages, pour ensuite la comparer au portrait général qu'ont tracé d'eux ces mêmes sources antiques. La majeure partie de l'étude est consacrée à Caton ; l'auteur énumère les principaux auteurs (Cicéron, Cornelius Nepos, Tite-Live, Valère Maxime, Sénèque, Columelle, Pline l'Ancien, Quintilien, Plutarque, Fronton, Aulu Gelle, le rédacteur anonyme du *De uiris illustribus*) qui l'ont évoqué. On se rend compte que, même si Tite-Live, par exemple, possède quelques traits inédits sur le grand homme, ou si Cornélius Nepos nous offre un résumé très documenté de la carrière de celui-ci, les artisans principaux du mythe de Caton furent Cicéron et Plutarque ; le premier, au moment des guerres civiles et de la chute de la République, éprouva le besoin de justifier ses idéaux et ses choix politiques en magnifiant la figure d'un citoyen *homo nouus, orator, imperator, senator, agricola* et auteur d'ouvrages « sérieux » en qui il se reconnaissait. Le second nous offre un portrait plus nuancé, qui réserve une place aux défauts de Caton (accusé notamment d'avoir pratiqué l'usure et d'avoir exploité et maltraité ses esclaves), tout en soulignant sa personnalité hors du commun. Après eux, si l'image de Censeur demeura toujours présente dans les textes antiques (elle fut ainsi particulièrement à l'honneur chez des écrivains comme Fronton et Aulu Gelle), elle ne varia plus guère.

L'espace réservé à Cornélie dans la littérature est plus modeste. Cicéron, Tite-Live, Valère Maxime, Sénèque et Plutarque rappellent surtout sa grande culture, sa maîtrise parfaite de la langue qui ne contribua pas peu à la formation oratoire de ses fils, ses qualités d'épouse respectée et de mère dévouée, qui dut assumer seule, après la mort de son époux, l'éducation de leur progéniture. A. LÓPEZ conclut son ouvrage par une mise en parallèle, à la façon de Plutarque, de ses deux personnages. Mais son analyse comparative ou sa réflexion sur le pouvoir des mots retiennent peut-être globalement moins l'attention du lecteur que son étude minutieuse et menée chronologiquement des références à Caton et à Cornélie dans les écrits anciens. Signalons, pour finir, les dossiers que l'auteur joint à son ouvrage : en appendice I, la traduction de toutes les sources antiques qu'elle a citées ; en appendice II, un « Caton el Censor », extrait de *Los Oradores Romanos* (ensemble de leçons prononcées à Madrid en 1873-74 par Arcadio RODA), qui nous offre une image moderne peu connue du Censeur, entièrement tributaire du travail de réélaboration effectué par la littérature antique sur le personnage.

A. MOLINIER-ARBO.

Federico BORCA, *Terra mari cincta, Insularità e cultura romana*: Roma, Carocci, 2000, 217 pages.

Cet ouvrage explore différents aspects de la notion d'insularité à Rome, sans prétendre à l'exhaustivité. Chaque thème fait l'objet d'un chapitre. Un important appareil de notes vient étayer et compléter observations et conclusions.

L'auteur montre tout d'abord que l'explication parétymologique du mot *insula* avancée par les Romains eux-mêmes définit fondamentalement l'île comme une terre entourée par la mer, *in salo*. L'île n'est donc pensable qu'en rapport avec l'élément marin, qui la crée et la délimite. L'île s'oppose aussi à la terre ferme. À travers un retour sur l'ordre choisi dans leurs exposés géographiques par Pomponius Méla et par Pline l'Ancien, l'auteur met en évidence un modèle culturel qui voit dans l'île une terre relevant du monde marin. Il s'interroge aussi sur la place faite à l'île par la réflexion philosophique sur le cosmos, notamment dans le *De Natura deorum*. L'île, qui embellit la mer et représente un point de repère dans un espace hostile, est un élément du dessein providentiel de l'Univers donnant ordre au chaos. De la même manière que l'île, espace délimité par excellence, l'*oikouménè* est entourée par le fleuve Océan, qui en garantit les confins et la sépare du Néant. Les deux chapitres suivants étudient un discours sur l'île à la frontière entre le mythe et l'objectivité scientifique, à travers un exposé des différentes traditions relatives aux Iles Fortunées, puis un rappel de l'intérêt éprouvé par les naturalistes latins pour les phénomènes de nésogonie. F. BORCA adopte ensuite le point de vue pragmatique des récits militaires pour rappeler le rôle stratégique des îles, forteresses naturelles, mais aussi cachettes ou repères de pirates. Le chapitre qui suit, évoquant les îles flottantes, aurait sans doute pu trouver place à côté de celui consacré au thème de la nésogonie. Les textes latins cités concernent en effet aussi bien le mythe de l'île errante que les spéculations sur le phénomène des naturalistes et des géographes. Les derniers chapitres sont consacrés à l'île comme lieu de l'isolement, de la rupture avec la communauté humaine. L'auteur rappelle que pour un Romain, l'exil sur une île déserte est une remise en question de l'identité même de la personne. Après quelques exemples célèbres, il est question du phénomène de l'exil volontaire à travers la retraite de Tibère à Capri. L'île est alors

à la fois cachette, site stratégique, mais aussi *locus amoenus*. Un chapitre entier est ensuite consacré à la présentation unanimement défavorable de la Corse dans la littérature latine. Chez Sénèque, cette description est l'occasion de démontrer que l'exil ne saurait être un mal pour celui qui possède la *uirtus* et qui peut faire de l'île sauvage un observatoire privilégié du spectacle de l'Univers. Pour autant, se retrancher radicalement et volontairement de la communauté humaine est une démarche étrangère à la pensée romaine, comme le montre l'auteur en revenant brièvement sur l'exemple de Tibère. Il souligne alors le renversement opéré sur ce point par l'avènement du christianisme. Pour le chrétien, qui vit sa vie terrestre comme un exil, l'érémitisme est la concrétisation de sa démarche spirituelle. L'île fut donc amenée à jouer en Occident le même rôle que le désert en Orient. Espace clos, retranché du monde, elle permet la rencontre avec Dieu et la mise en place d'un autre mode de vie. À travers l'exemple de quelques communautés de cénobites insulaires, telles qu'elles apparaissent dans les textes, F. BORCA note la permanence des mêmes caractéristiques de l'île : lieu de pénitence lorsque le paysage en est âpre et sauvage, elle peut être aussi un *locus amoenus* et un refuge contre l'insécurité des temps. La patristique latine véhicule cette présentation ambivalente. Elle développe aussi une assimilation de l'île à l'Église elle-même, refuge contre une vie dans l'erreur et le péché dont la mer est l'image, comme elle était celle du chaos dans la tradition gréco-romaine.

L'apport de l'ouvrage réside sans doute moins dans le traitement des thèmes abordés que dans leur mise en relation. En conclusion, l'auteur tire de ces divers aspects du phénomène de l'insularité quelques remarques plus générales sur la symbolique de l'île. Il souligne ainsi que l'île suppose l'antinomie de la terre et de la mer, tout en représentant une médiation entre les deux éléments. À travers des phénomènes comme la nésogonie ou les îles flottantes, elle apparaît aussi comme une entité dynamique, qui permet de comprendre le dynamisme universel de la Nature. Enfin, l'île réalise la synthèse du centre et de la périphérie, puisqu'elle est à la fois à l'écart du reste du monde et en elle-même un microcosme. Tels sont les concepts sur lesquels repose l'unité d'un exposé où réapparaît sans cesse la même définition fondamentale de l'île comme « terre entourée d'eau », et la symbolique ambivalente qu'elle induit.

A. BAJARD.

Danielle GOURÉVITCH, *I giovani pazienti di Galeno, Per una patocenosi dell'impero romano* (Lezioni italiane 20) : Roma-Bari, Laterza, 2001, 157 pages.

À travers le titre donné à son ouvrage, l'auteur s'inscrit dans la continuité des travaux menés par et avec Mirko D. GRMEK †, à qui l'on doit notamment le concept de pathocénose (in *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale : recherches sur la réalité pathologique dans le monde grec*, Paris, 1983, 1993²). L'étude, consacrée à l'analyse et à l'interprétation des cas cliniques que sa jeune clientèle offrit au diagnostic de Galien, a pour origine un cycle de leçons données en février-mars 2000 au sein du Département de Médecine Expérimentale et de Pathologie de l'Université de Rome « La Sapienza », sous la présidence du professeur Luciana R. ANGELETTI, titulaire de la chaire d'Histoire de la Médecine. Ainsi, bien qu'il adopte un plan thématique, l'ouvrage se présente comme une lecture commentée d'un ensemble de passages de l'œuvre de celui qui fut, pendant des siècles, le « maître à penser » de la médecine occidentale; toutefois, ce n'est pas tant la

pensée de Galien qui intéresse ici Danielle GOURÉVITCH que sa pratique au quotidien et ses relations avec sa clientèle ou ses confrères — à l'égard desquels le médecin de Pergame se montre la plupart du temps critique et acerbe.

Or Galien présente pour nous un intérêt évident, car son autorité et sa réputation lui ont attiré une clientèle importante et fort diverse, et le passage en revue des cas décrits constitue en quelque sorte un tableau sociologique de la Rome du IIe siècle ap. J.-C. De plus, par le choix qu'elle opère, l'auteur aborde la question du statut particulier de l'enfant dans le monde romain. Si le nouveau-né y est sans aucun doute la plus misérable des créatures, l'enfant et l'adolescent restent des êtres auxquels on — Galien le premier — s'intéresse peu. L'auteur montre bien qu'ils sont souvent les premières victimes de la malnutrition, qui touche une part importante de la population, et d'une société violente, où la violence s'exerce autant au sein de la *familia* (entre esclaves en particulier) qu'à travers les usages de l'éducation, à l'école ou dans les exercices sportifs et éprouvants de la palestre. Du point de vue de la pensée médicale, le sujet met en valeur l'importance de la théorie humorale, associée à celle des qualités primordiales (chaud/froid, sec/humide) : en effet, l'enfant se caractérisant par sa nature chaude et humide, on doit observer la récurrence de la notion d'humidité dans les considérations thérapeutiques et hygiéniques concernant les jeunes patients que Galien eut à examiner et à traiter. En outre, la manière dont le médecin choisit d'aborder chaque patient, les subterfuges auxquels il recourt souvent pour percer les causes réelles du mal, font de ces descriptions de cas une illustration des compétences psychologiques indispensables au praticien ; Galien vante sa capacité à reconnaître les simulateurs ou à découvrir des explications non médicales. L'auteur affirme, à raison, que ces considérations mériteraient une étude à part entière ; l'œuvre de Galien témoigne en effet de ce que, bien avant l'apparition de la psychologie et des sciences modernes du comportement, un médecin savait poser de telles questions.

À plusieurs reprises, le propos semble s'éloigner de son objet en introduisant des considérations paléopathologiques ou cliniques plus générales, en commentant même des cas où le patient n'est pas un enfant. Ainsi le chapitre III consacre un exposé à la peste de Marc Aurèle ; l'auteur cherche, à travers les divers témoignages, à identifier le mal en question. Mais ce qui pourrait être imputé à un manque de cohérence dans le développement de l'argumentation tient en fait du domaine de recherches lui-même : il semble difficile d'isoler les pathologies infantiles du reste de l'expérience médicale, surtout à une époque où l'idée même de pédiatrie ne se pose pas. Enfin, l'auteur conclut son étude sur l'idée que la maladie est généralement perçue comme la conséquence d'un certain mode de vie, ce qui implique, dans tout texte médical, une série de considérations sociales et morales. Cet élargissement régulier de la perspective sur l'ensemble de la société, même s'il entraîne quelques digressions, est donc à mettre au crédit de Danielle GOURÉVITCH.

Frédéric LE BLAY.

Rebecca FLEMMING, *Medicine and the Making of Roman Women. Gender, Nature and Authority from Celsus to Galen* : Oxford, Oxford University Press, 2000, 454 pages.

Sous prétexte d'évoquer en général le thème des relations entre la médecine et la femme romaine, ce livre opère une confusion entre la femme sujet, travaillant, accouchant etc. et la femme objet étudié par le médecin ou le philosophe : certes

ce sont deux visions qui peuvent se rencontrer mais qui posent surtout des problèmes très différents. Plus philosophique que médical, il manque toute la problématique de la femme malade et ne fait qu'effleurer la question de l'existence des maladies propres aux femmes. Il s'agit d'une histoire philosophique de la médecine, dans un ordre chronologique et non thématique, où la femme occupe une place d'anti-référence, plutôt que d'une histoire de la femme dans ses rapports avec la médecine. Le premier chapitre, assez long (33-124), annonce d'ailleurs clairement la couleur avec son titre de « brève introduction à la médecine romaine », et il n'y a rien de bien nouveau dans cette application de la théorie du « gender » qui, lancée par les féministes américaines, commence déjà à être obsolète et agace : n'est-il pas dérisoire de s'indigner une fois de plus ou de se désoler encore de l'application romaine des idées aristotéliciennes sur l'infériorité féminine (par ex. p. 321 « the male is described as the standard from which the female then deviates ») ?

L'Appendice I donne la liste des textes utilisés. Sans doute, l'usage veut que l'auteur d'un compte rendu évite de regretter que son collègue ne cite pas sa prose à lui : néanmoins bravant ce ridicule, je m'indigne que l'édition de la *Gynécologie* de Soranos dans la C.U.F. ne figure pas dans cet appendice et soit reléguée dans la bibliographie au nom de BURGUIÈRE, le premier par ordre alphabétique des trois éditeurs, ce qui la fait complètement disparaître ; pourtant R. FLEMMING aurait eu beaucoup à gagner à la fréquentation d'un ouvrage qui a au moins le mérite d'avoir présenté la science profonde d'un grand gynécologue érudit, Yves MALINAS. Dans le même ordre d'idées manquent aussi les travaux du Dr BONNET-CADILHAC, elle aussi gynécologue-accoucheur et helléniste, spécialiste de Galien.

Quant à l'Appendice II, il donne les inscriptions comportant les mots *medica* et ἰατρίνη et rendra des services. Mais pourquoi pas *iatromea* ou *obstetrix* ou d'autres encore ? On reste sur sa faim.

Le glossaire enfin me semble dérisoire pour un livre publié dans une collection érudite : qui s'intéresse à la médecine ancienne connaît les mots qui ont été choisis ; qui ne s'y intéresse pas n'achète pas le livre.

De belle présentation, le livre est déparé par de nombreuses fautes de grec : p. 37 l. 9, p. 41 n. 19 l. 3, p. 60 n. 79 l. 2, p. 81 n.1 l. 1, p. 87 n. 16 l. 1, p. 99 l. 1, p. 165 n. 105 l. 1, p. 166 n. 88 l. 1, 195, n. 30 l. 2, n. 33 l. 4, p. 210 l. 7, p. 216 n. 98, l. 1, sans chercher l'exhaustivité bien sûr. Il est bizarrement illustré d'une jaquette reproduisant une miniature médiévale.

Donc le lecteur apprendra beaucoup sur des problèmes qu'il ne s'attendait pas à voir traités dans cet ouvrage ; mais il constatera aussi que ceux qu'annonçait le titre ne le sont qu'imparfaitement.

Danielle GOURÉVITCH.

The Cambridge History of Hellenistic Philosophy, édité par K. ALGRA, J. BARNES, J. MANSFELD et M. SCHOFIELD : Cambridge [Cambridge University Press], 1999, 916 pages.

L'ouvrage est dû à la collaboration d'une vingtaine de chercheurs ayant tous contribué par leur travaux à sauver la philosophie dite « hellénistique » d'un discrédit dû à la disparition de la plupart des textes sources et alimenté par le préjugé qui voyait en l'époque classique (principalement Platon et Aristote) l'*acmè* et pour ainsi dire l'absolu de la pensée antique. Par son ambition synthétique, la

Cambridge History of Hellenistic Philosophy marque une étape dans l'histoire d'une recherche illustrée principalement par les actes du *Symposium Hellenisticum* (huit colloques à ce jour), les diverses publications récentes des Presses Universitaires de Cambridge et d'Oxford dans le domaine, ainsi que par l'activité exceptionnelle des chercheurs italiens dont les travaux sont publiés par Bibliopolis (Naples). De ce point de vue, elle constitue le complément du recueil de textes édités et présentés par A. A. LONG et D. N. SEDLEY, *The Hellenistic Philosophers*, Cambridge University Press., 1987, 2 vol., outil de travail indispensable dont J. BRUNSCHWIG et P. PELLEGRIN viennent de donner une traduction française avec mise à jour bibliographique (GF, 2001, 3 vol.). La seconde richesse de l'ouvrage, et son caractère le plus remarquable, est sa structure : on attendait d'une histoire de ce genre une présentation par école exposant les doctrines selon un plan défini pour chacune dans une perspective chronologique. On y trouve une synthèse par thèmes particulièrement adaptée à la matière : l'histoire de la philosophie hellénistique est celle d'un dialogue incessant entre les écoles, nées toutes à peu près en même temps, dialogue centré sur les grandes questions qui ordonnent le débat et structurent la réflexion à l'intérieur de chaque pensée, depuis les premiers successeurs de Platon : logique, physique, éthique. Le plan est ensuite affiné à la fois pour préciser l'analyse et pour souligner l'importance des contributions hellénistiques à la philosophie tout court, telle que nous la concevons : il distingue ainsi : « logique et langage » ; « épistémologie » ; « physique et métaphysique » ; « éthique et politique ». L'ensemble est précédé d'une importante introduction qui, d'une part, précise les formes du matériel doxographique et, partant, du travail qui s'y applique, et, d'autre part, expose la chronologie de la période et présente la structure des écoles.

Il est évidemment impossible de rendre compte dans le détail d'une telle somme. On soulignera seulement la richesse de l'information (appuyée sur une importante bibliographie), le souci commun à tous les auteurs d'une présentation claire et le refus de ne s'adresser qu'aux seuls spécialistes de la discipline. Le plan thématique a en outre le mérite de rendre sensible, à travers la confrontation systématique des écoles dans les divers domaines du savoir philosophique, aussi bien les présupposés communs que les désaccords fondamentaux : un mérite, et non des moindres, de l'entreprise est ainsi de restituer quelque chose de ce bouillonnement intellectuel caractéristique d'une période qui vit se côtoyer, et dialoguer autant que s'opposer, une pluralité de pensées dont nous sommes, à bien des égards, les héritiers par la médiation de Rome et de son empire. À cela s'ajoute l'esprit souvent commun aux études anglo-saxonnes contemporaines : une volonté de poser les problèmes anciens, sans anachronisme aucun, dans des termes qui permettent aux lecteurs modernes d'en saisir les enjeux et d'apprécier, au-delà de l'histoire, la valeur proprement philosophique des doctrines : le dialogue ancien gagne ainsi à se prolonger jusqu'à nous. Mais loin de toute complaisance, les auteurs n'ont pas craint de consacrer d'importants développements aux questions les plus ardues : par exemple la logique formelle, les théories de la causalité ou le « physicalisme » épicurien ; de même trouvent une place dans l'ouvrage des aspects de la pensée philosophique ancienne souvent réservés jusqu'ici aux seuls spécialistes, comme les sciences et la médecine, la linguistique et la poétique.

Les seuls défauts de l'ouvrage sont le revers de ses qualités. Synthétique, il ne pouvait tout dire, mais il est dommage que des mouvements comme le cynisme ou bien la pensée si singulière de Pyrrhon n'aient eu droit qu'à quelques pages, d'autant que d'importants travaux récents ont attiré sur eux une attention justifiée ; de

même, les hétérodoxes stoïciens (Ariston, Erillus) auraient mérité un traitement plus développé. Thématique, il exclut la prise en compte des spécificités de la pensée romaine (Lucrèce et Cicéron). Enfin, produit d'un courant, certes capital à tous égards, de la recherche contemporaine, il ne laisse peut-être pas une place suffisante au débat. On éprouve, parfois, quelque regret à voir telle ou telle doctrine en tel de ses aspects présentée sous le jour exclusif d'une interprétation qui, pour suggestive qu'elle soit, ne fait pas forcément l'unanimité : le *dissensus*, si bien mis en valeur dans les pensées concernées, aurait pu avoir davantage droit de cité dans la présentation qui en est faite. Pour toutes ces raisons, on gagnera à accompagner la lecture de cet ouvrage de la consultation systématique d'une autre somme également récente, à savoir *Die Philosophie der Antike 4 : Die hellenistische Philosophie*, H. FLASHAR éd. (*Grundriss der Geschichte der Philosophie*), Bâle [Schwabe & Co. A. G. Verlag], vol. 2 (dus à M. ERLER, H. FLASHAR, P. STEINMETZ, W. GÖRLER et G. GAWLICK), ouvrage de présentation classique qui complète heureusement la *Cambridge History of Hellenistic Philosophy*, notamment par une couverture plus large, un traitement monographique des principaux philosophes (de Pyrrhon à Cicéron) ainsi que par des états quasi-exhaustifs des questions évoquées et des bibliographies moins sélectives. Telle qu'elle se présente, la *Cambridge History of Hellenistic Philosophy* s'impose malgré ces quelques réserves comme un outil essentiel dont on espère qu'il favorisera les échanges entre historiens de la philosophie hellénistique et spécialistes des autres domaines de l'antiquité.

François PROST.

W. WEINKAUF, *Die Philosophie der Stoa, Ausgewählte Texte* (coll. Universal-Bibliothek) : Stuttgart, éd. Philipp Reclam jun., 2001, 340 pages.

Quand on considère l'évolution de la recherche en philosophie antique, on constate qu'elle semble progresser par vagues successives : il y eut d'abord la réévaluation — positive — de la philosophie hellénistique grecque, il y a maintenant un intérêt de plus en plus grand pour la philosophie hellénistique romaine. En ce qui concerne plus particulièrement la Stoa, il y eut une première étape qui fut l'étude de l'apport des Stoïciens Panétius et Posidonius d'Apamée, son disciple, afin de mesurer l'importance de ce que l'on appelle souvent le « moyen-stoïcisme ». La prochaine étape sera sans doute de mettre en lumière le stoïcisme romain d'époque impériale. Les éditions allemandes Reclam viennent justement de présenter un nouveau recueil de textes antiques exposant les principes du stoïcisme, préparé par Wolfgang WEINKAUF, auteur d'un livre sur le même sujet, *Die Stoa. Kommentierte Werkausgabe*, publié en 1994. Cet ouvrage offre une traduction allemande des principaux textes : on trouve des extraits des écrits de stoïciens comme Epictète, Marc Aurèle, Cléanthe, Musonius, Sénèque. W. WEINKAUF a également ajouté des passages de traités de Cicéron, des biographies de Diogène Laerce et des *Geographika* de Strabon. Il se compose de deux parties : une introduction générale à l'histoire du stoïcisme, et une anthologie de textes articulée autour de quatre thèmes, à savoir la valeur de la philosophie, la logique, la physique, et l'éthique. Cette dernière se taille la part du lion avec un très grand nombre de textes.

La traduction est fidèle au texte et précise dans l'ensemble : on peut néanmoins discuter ponctuellement des choix, par exemple ce qui nous semble une petite

imprécision dans le paragraphe 76 de la *Vie de Zénon*, p. 90. En effet, l'auteur traduit : « Der Schluss wird nach Krinis aus den Prämissen und dem Schlusssatz gebildet... » ce qui est juste mais ne rend pas la nuance présente dans le grec entre prémisse majeure et prémisse mineure (voir la traduction de R. GOULET dans l'édition récente de Diogène Laerce, Pochothèque, Paris, 1999, p. 840 ou celle de LONG-SEDLEY dans *The Hellenistic Philosophers*, Cambridge, 1987, rééd. 1995, t. 1, p. 212). Une petite remarque concernant la présentation des textes : il serait plus facile de se repérer et de retrouver la référence dans le texte original si le numéro des paragraphes était indiqué, en particulier lorsqu'il y a des coupures, par exemple p. 81-82 (§ 41-42 surtout de la *Vie de Zénon*).

Les introductions sont claires et présentent l'essentiel de la philosophie stoïcienne : elles sont nourries de références aux textes et aux principales éditions allemandes précédentes. Le plus novateur reste le choix des textes : W. WEINKAUF a préféré une plus grande unité dans le choix des auteurs et des extraits ce qui évite assurément une impression de fragmentation, parfois inévitable. Il a une préférence très nette pour les Stoïciens de l'Empire, Epictète, Marc Aurèle et surtout Musonius ce qui est plus surprenant mais s'explique par la modernité que lui reconnaît W. WEINKAUF. Le lecteur d'aujourd'hui pourra penser que le texte de Musonius qui ouvre le chapitre consacré à l'éthique et qui se rapporte au plaisir n'est guère moderne dans son message, moins assurément que les réflexions sur l'éducation des filles — qui doit être la même que celle des garçons selon le philosophe.

En résumé, cet ouvrage est une aide sérieuse et fiable pour toute personne s'intéressant au stoïcisme : il convient bien à une première approche, avant d'en venir à l'étude des textes originaux et en particulier il a l'avantage de présenter nombre de textes peu cités dans les autres recueils, que ce soit celui de M. POHLENZ, *Stoa und Stoiker* (1950) qui s'arrête au « moyen-stoïcisme » alors que sa thèse couvrait l'ensemble de l'histoire de la Stoa, mais aussi celui de LONG-SEDLEY, cité plus haut, ou côté français l'ouvrage de J. BRUN, Les Stoïciens (P. U. F. « Que sais-je ? », 1962). On regrettera seulement que la bibliographie ne fasse mention que des recherches allemandes — on trouvera une unique référence en anglais et, pour les Français, un ouvrage de P. HADOT traduit en allemand. Certes, ce livre est d'abord fait pour un public allemand ou germanophone, mais d'autres titres de la même maison d'édition ont une bibliographie plus équilibrée. On relèvera dans quelques notes des références à G. DELEUZE (p. 195 note 3 et p. 196 note 6) et à M. FOUCAULT (p. 280 note 24) mais on aurait souhaité trouver dans la bibliographie des ouvrages devenus des classiques de la recherche française et anglo-saxonne.

Yasmina BENFERHAT.

Therese FUHRER et Michael ERLER, edd., *Zur Rezeption der hellenistischen Philosophie in der Spätantike*: Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999, 316 pages.

Le recueil rassemble les Actes de la première session organisée sous l'égide de la Fondation Karl und Gertrud Abel sous la forme d'un colloque tenu à Trêves en septembre 1997. Il réunit 15 études dues à des savants en grande majorité allemands, avec participation suisse, belge et italienne. L'ensemble ne vise pas à couvrir tout ce que l'on peut ranger sous l'appellation de philosophie hellénistique, mais se concentre sur le stoïcisme et l'épicurisme. Quant aux récepteurs étudiés, ce sont principalement, côté grec, Plotin, l'empereur Julien, Proclus, Damascius,

Simplicius, et, côté latin, Augustin, Arnobe, Lactance, Prudence, Boèce. L'impression d'équilibre numérique qui se dégage de cette liste ne correspond pas à la répartition de la matière traitée : neuf articles (dont cinq consacrés à Augustin) prennent pour champ d'étude des auteurs latins, quatre des auteurs grecs, et deux procèdent à des analyses portant sur les deux littératures. L'intérêt de ces travaux réside le plus souvent dans la mise en évidence perspicace et argumentée du réemploi par les auteurs tardifs d'un certain nombre de concepts et de formules élaborés par les stoïciens et les épicuriens. Au bout du compte, il apparaît que le concept de « réception » recouvre deux phénomènes assez différents. Une ligne de partage sépare les philosophes « de métier », auxquels il faut, en l'occurrence, adjoindre Augustin, et les rhéteurs et polémistes. Chez les premiers, les créations conceptuelles et lexicales des deux grandes philosophies hellénistiques suscitent ou orientent des problématiques majeures. On retiendra en particulier l'article de Jan OPSOMER et Carlos STEEL, « *Evil without a cause : Proclus' doctrine on the origin of evil and its antecedents in Hellenistic philosophy* », comme la plus récente et la plus efficace mise au point concernant le traitement de l'existence du mal dans le néoplatonisme, un traitement qui ne peut être bien compris que si l'on prend en compte l'état du dossier laissé par les propositions antagonistes des stoïciens et des épicuriens. Les graines hellénistiques semées dans le terreau néoplatonicien ou augustinien s'épanouissent en pousses vigoureuses et riches de substance. Chez les auteurs qui ne disposent pas de la même compétence philosophique, le réemploi est souvent une opération de circonstance, qui va de la récupération à l'utilisation inconsciente et qui joue sur des éléments de doctrine sévèrement simplifiés. L'article d'Ulrich EIGLER, « *Strukturen und Voraussetzungen zum Erhalt von philosophischem Wissen in der Spätantike* », bien placé à la fin du volume, attire à juste titre l'attention sur le rôle éminent qu'a joué en Occident la littérature générale comme vecteur, au bénéfice des gens cultivés, d'un petit bagage de connaissances philosophiques. Les deux études citées illustrent parfaitement la polarité entre deux avatars de la philosophie hellénistique dans l'Antiquité Tardive : celui d'une philosophie retravaillée en profondeur et celui d'une philosophie débitée aux moindres frais. Et si nous ne citons que deux articles sur quinze, c'est sans idée de palmarès et non sans ajouter que tous les travaux de ce très sérieux recueil sont dignes d'intérêt et riches en enseignements.

L'ouvrage comporte un index complet des sources mentionnées dans les articles.

Jean BOUFFARTIGUE.

Burkard MEISSNER, *Die technologische Fachliteratur der Antike, Struktur, Überlieferung und Wirkung technischen Wissens in der Antike (ca 400 v. Chr.-ca. 500 n. Chr)* : Berlin, Akademie Verlag, 1999, 419 pages, avec Bibliographie et *'indices'* des *Quellen* et des *Namen und Sachen*.

Ce volume imposant et dense vient à point pour couronner plusieurs décennies de recherches sur la science antique, et notamment sur les écrivains scientifiques de Rome : les éditions commentées foisonnent, sur Vitruve, sur Celse. L'ouvrage, exhaustif, dépasse par son ampleur la *Geschichte des wissenschaftlichen Denkens im Altertum*, publiée en 1982 par Fr. JÜRSS. La dimension idéologique n'y est pas le moins du monde négligée, et, dès le début, une riche introduction de 35 p., à la fois bibliographique, lexicologique et philosophique, pose bien les problèmes d'in-

sertion de la *technè* dans la civilisation et dans la réflexion de l'antiquité. Les relations de la technique avec la théorie et la sagesse sont bien éclairées dans le contexte platonico-aristotélicien (p. 15 s.); les implications socio-économiques avec le système de production sont discutées sur la base d'une riche bibliographie. La dignité sociale de la technique régit son insertion autant que les apories de la science antique, ses facteurs de blocage et de stagnation. Le grand débat sur *sophia* et *praxis*, essentiel dans la réception romaine de la « science grecque », est très bien dominé. Le chapitre Ier, *Zweck und Ziel technischen Vorgehens* (p. 15-122), analyse, surtout en termes grecs, l'étiologie de la technique — les concepts épicuriens étant à tort négligés pour les 'Bedürfnisse'; certes, le pragmatisme romain, de Caton à Columelle (p. 41 s.) intervient avec ses « vertus » pour expliquer l'autarcie agronomique; les motivations biologiques (vie et santé) sont bien explorées, ainsi que les obscurités épistémologiques de l'invention technique et de ses merveilles (p. 58 s.). L'insertion de la technique dans le système grec de la *paideia* et romain de la *disciplina* liée aux *artes* est analysée ensuite avec rigueur (*Technik und Bildung*, I.2, p. 62 s.). Rome n'est pas le moins du monde sacrifiée, de Caton à Végèce. On regrettera un peu que le débat de Rome avec la *doctrina transmarina*, et la spécificité romaine, soient minorés; cette section contient aussi de pénétrantes analyses sur « rhétorique et poétique de la technique » (p. 85 s.), préludant à la deuxième partie sur la constitution de la littérature scientifique comme mode de « communication du savoir technique » (p. 123 s.). On reprendra, du point de vue de la « formation », et de l'apprentissage des spécialistes, médecins ou artisans, « démiurges » (avec références aristotéliciennes, p. 131), le problème de l'insertion sociale et de la dignité des « spécialistes » (dans un imposant appareil de « sources », cf. p. 386 s., la lettre 88 de Sénèque est assez minorée, par ex., p. 72). On notera la pénétration des analyses sur la formation et le jeu (p. 135 s.), de l'ancienne Égypte au monde gréco-romain. Une fois dépassé le débat de la sophistique et du socratisme, MEISSNER étudie, en trois phases diachroniques, la 'Literarische Tradierung' (p. 146-147). Le bilan thématique qui suivra, constituant de manière exhaustive l'encyclopédie scientifique et technique de l'antiquité, sera structuré en grandes périodes historiques : Grèce classique — ère hellénistique — Rome républicaine et impériale (avec le souci de la diachronie pour les « encyclopédies » du Bas-Empire).

Il est normal qu'étudiant les spécificités romaines l'auteur dégage la littérature agronomique de la République, de Caton à Varron (p. 170 s.); comme l'exploration de la « pensée » et du contenu théorétique de la technique est présente dans toutes les notices, il est superflu de répéter à chaque fois cet éloge; de répéter que, pour tous les écrivains techniques, l'exploration des sources est minutieuse. Pour l'agronomie romaine, les éléments « épitimétiques », les diatribes morales, sont bien cernés (p. 175). La notice sur Vitruve (p. 178 s.) est remarquable et le riche apport des *Pneumatiques* et des *Mécaniques* d'Héron, est abondamment utilisé. Si Vitruve et Frontin se prêtent à un regroupement thématique, parce que l'architecture est liée au génie militaire, si Columelle, « monodisciplinaire », a droit à une excellente notice agronomique (p. 194 s.), la vaste encyclopédie de Pline, faisant suite à la remarquable synthèse sur la médecine romaine de Celse et de Scribonius Largus, sera forcément traitée dans sa variété pluridisciplinaire (p. 209 s.). On regrettera un peu que l'histoire éclatée de la médecine antique, dans la *Naturalis Historia*, soit expédiée un peu rapidement (p. 214-215); mais l'épistémologie générale de Pline est bien dominée. Les spécialistes diront mieux que l'auteur de ce compte rendu la richesse de l'étude de la médecine gréco-romaine « tardive », à

partir de la très dense étude de Galien (p. 226-245) ; l'auteur ne néglige pas la déontologie médicale, qui a son importance à côté de la symptomatologie et de l'étiologie, et les disputes « sectaires » — un peu négligées pour Pline — sont restituées de manière précise dans la somme du maître de Pergame. Mais les Rufus et les Soranos d'Éphèse n'ont pas été négligés. Le plan diachronique suivi permettra de dégager l'aboutissement de la science militaire et du génie militaire à partir d'Apollodore, l'ingénieur de Trajan (p. 246 s.). On consultera, dans cet ouvrage d'une rare densité, le dossier de l'agronomie du Bas-Empire, et de l'art des *gromatici*. MEISSNER a fort bien noté, en même temps que la continuité disciplinaire qui aboutit à Végèce et à Palladius (notice remarquable, p. 300-303), l'essor des *breuiaria* scientifiques comme celui de Gargilius Martialis.

Cet ouvrage monumental mérite de grands éloges en raison de son exhaustivité, de la densité du texte et des notes, de l'étendue et de l'exactitude des citations grecques et latines. La bibliographie et l'index des « sources » sont de la même qualité.

Jean-Marie ANDRÉ.

Sciences historiques.

Histoire romaine, sous la direction de François HINARD. Tome 1 : *Des origines à Auguste* : Paris, Fayard, 2001, 1075 pages, nombreuses cartes et planches.

La tendance était à penser qu'embrasser en un volume unique la période qui va des origines à l'avènement du principat relevait de l'impossible. Ce tome I que D. BRIQUEL, G. BRIZZI, F. HINARD et J. M. RODDAZ viennent de signer, prouve le contraire. En 920 pages de texte et 80 de notes il offre au lecteur un rappel des faits entrecoupé de nombreuses citations d'auteurs latins et grecs et une série de mises au point sur les questions controversées. Envisagée sous cet angle, l'homogénéité de l'ensemble est évidente, même si, dans les chapitres consacrés aux *initia* et aux siècles obscurs, le récit le cède par la force des choses à l'exposé des problèmes et à la présentation des données qui en éclairent ou en renouvellent l'approche.

Ces six chapitres qui sont l'œuvre de D. BRIQUEL tranchent également sur ceux qui suivent en ce qu'ils s'adressent au moins autant au spécialiste qu'au « lecteur cultivé » (p. 8) à l'intention duquel l'ouvrage a été conçu. Dût la modestie de l'auteur en souffrir, ils soutiennent la comparaison avec les chapitres correspondants de J. HEURGON (*Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*). Entre autres développements bienvenus, on notera celui qui a trait à la liste des rois latino-sabins qui garde, selon l'auteur, le souvenir de personnages ayant réellement existé dans la Rome des VIII^e^-VII^e^ siècles où ils semblent bien avoir exercé un pouvoir monarchique (à l'exception, bien sûr, de Romulus). On appréciera aussi l'exégèse novatrice qui, à propos de Porsenna, est proposée de Denys d'Halicarnasse, *A.R.* 5, 35, 1. On relèvera encore qu'en ce qui concerne la tradition relative à la muraille et à l'*aes signatum* serviens, D. BRIQUEL se démarque de J. POUCET qui lui dénie toute forme d'authenticité. Mais il semble qu'une étude, en voie de publication, de tous les lingots à « ramo secco » en abaisse la date au V^e^ siècle.

Les chapitres VII et VIII qui conduisent le lecteur des années 365 à la mort de Pyrrhus sont dus conjointement à D. BRIQUEL et à G. BRIZZI qui signe d'autre part,